

# La Fée, la Pie et le Printemps

ELISABETH  
EBORY



actusf



présente

## **La Fée, la pie et le printemps**

Élisabeth Ebory



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

**BAD WOLF,**  
**LA FANTASY QUI JOUE AVEC SA PROIE**

Bad Wolf est une collection de fantasy chez ActuSF qui vous prépare de belles surprises. Complices, tous leurs auteurs se sont adonnés à un même jeu littéraire... Trouverez-vous lequel ? Envoyez vos réponses à [labelbadwolf@gmail.com](mailto:labelbadwolf@gmail.com), le vainqueur remportera quatre livres ActuSF de son choix, six ebooks ActuSF de son choix et un dessin original de Jean-Louis Mourier, le dessinateur de *Trolls de Troy*, et un mug aux couleurs du *Souper des maléfices*. Vous n'avez pas trouvé ? Quelle chance : les enjeux augmenteront à *chaque nouvelle parution* dans cette collection...

*Angleterre, juin 1837.*

## 1 \* La journée sera belle

### *Philomène parle :*

Le sort s'étiole. Le nez au vent, je regarde son empreinte noire s'évanouir entre les cimes des arbres, sur le ciel léger. Mon infernale monture, la bien nommée NightMare, trotte quelque part dans la forêt alentour. Et moi, au milieu d'une clairière, je me dis que cette jeune matinée est déjà plus que prometteuse !

Tout d'abord, avant même le lever du soleil, j'ai croisé ce campement de fortune, vide de toute âme... Je l'ai fouillé tranquillement. Dans un des sacs abandonnés, il y avait une collection de pots de graines, tubes d'épices, flacons de mousses et de brindilles. Des ciseaux, des aiguilles, de la ficelle de boucher... Et tout au fond, une fiole d'encre et du parchemin magiques. Un véritable enchantement pour la pie voleuse que je suis !

Puis, avec les premiers rayons de l'aurore, la lumière naissante a frémi : elle s'est dispersée – sable sur les courbes d'un coquillage – puis réassemblée.

Dans un simple frisson, la réalité a changé de nature.

Il y a quelques heures encore, je n'aurais jamais imaginé voir un tel événement ! C'est le fait d'un des miens, j'en suis sûre ! Mon sortilège d'encre, fort utile pour trouver les êtres féeriques, me l'a confirmé : une fée à l'aura puissante est en ville et, j'en mettrais ma main à couper, elle est mêlée à cet étrange froissement de monde.

Je vais donc me lancer à sa recherche : d'après une vieille légende, seule la clé de la prison des fées peut ébranler la réalité des hommes. Si tel est le cas, je la volerai au fond des bagages de cette inconnue pour la poser sur une de mes étagères. Je la mettrai au-dessus du chaudron d'or. Ce sera du meilleur effet !

Bref.

Rangeons soigneusement encre et parchemin dans notre sac. Ces fabuleux attirails sont en quantité relativement limitée. Il serait dommage de les perdre maintenant que je les ai dérobés.

Il est temps de partir.

— Nous sommes nord-nord-est de notre proie. Direction : le sud ! Tu connais, le sud, n'est-ce pas, Night ?

Cette antique carne ne me répondra jamais, bien sûr. Mais à qui d'autre m'adresser ? Je suis seule avec elle, comme d'habitude. Je me contenterai encore une fois du silence de ma jument et de ses regards réprobateurs pour toute compagnie. Enfin, ce n'est pas important. La *compagnie*, je sais m'en passer, et aujourd'hui, je le sens, la journée sera belle !

— Allez, en route !... Où es-tu passée, sale bourrique ?...

Je râle déjà pendant que je serre le nœud coulissant de mon sac.

— NightMare ! Cauchemar de mes journées, viens par ici !

Alors que je regarde de droite et de gauche, j'entends, quelque part dans la forêt, un cri perçant :

— Au secours !

Là, je me dis : « Et zut... »

## 2 \* Elle tombe

Elle tombe lentement, un coffret sous son bras, et se pose sur la pointe des pieds au milieu d'un immense marché.

Avec l'aurore, on déverse des carcasses sur les pavés, des légumes et des fruits écrasés. Des ouïes rouges luisent dans des seaux remplis d'eau froide et des hommes les déplacent. Des femmes harangent, des chariots se renversent... Des cris. Des heurts... Vacarme sourd.

La fée cille en levant les yeux vers le ciel délavé.

Ses yeux sont blancs.

Elle n'est pourtant pas aveugle. Elle distingue les contours du vent, les camaïeux de nuit qui s'effilochent... Mais elle sait que ses yeux ne sont pas normaux. Elle vient de se faufiler hors d'un univers sous clé et ne souhaite pas qu'on la remarque. Pour masquer son regard, elle attrape au vol un plumetis qui danse, échappé d'un étal où l'on vend du faisán.

D'un coup de dent sec, elle le coupe en deux et en approche un morceau de son œil droit. La plume folâtre un temps sur la cornée humide, puis se fixe, tache sombre qui s'arrondit lentement, jusqu'à former un iris respectable. Même chose pour l'œil gauche.

Un regard sans âme vient de naître.

Il a le mérite d'avoir l'air humain mais ce n'est qu'une apparence. Il se pose sur les halles qui continuent leurs activités sans prêter attention à la nouvelle venue.

Pour les marchands et les camelots, ce n'est qu'une souillon de plus : robe grise aussi sale que les pavés, tignasse blonde bien emmêlée et sous le bras, un coffre orné de rouille. Certes, sa peau est marbrée d'or... et de bronze. Une maladie la ronge ? Tout le monde s'en moque. Elle jette d'après regards à ceux qui la frôlent, elle n'a pas l'air commode... On l'évite. La bousculade la contourne.

— Quel tapage !... crache-t-elle, étourdie par la foule.

Au cœur de ce grand flot de viandes, poissons et cris, elle a le vertige. Mais elle fait un effort et prend sur elle. Elle a un objectif très clair : retrouver quelqu'un – sa seule connaissance dans cette ville gigantesque.

— C'est le plan, se murmure-t-elle.

Elle essaie alors de demander son chemin aux hommes en plein travail. Majoritairement, ils l'ignorent. Parfois, ils lui adressent d'énergiques jurons.

Au bout de la onzième tentative, elle commence à perdre patience.

Malgré son plus beau sourire, personne ne la renseigne.

Elle décide de s'éloigner du marché et de ses besognes.

Alors qu'elle commence à se frayer un chemin à travers les étals, un homme, petit, vêtu de sombre, cesse d'examiner un panier de pommes. Il en attrape quatre qu'il fait rouler dans ses grandes manches – et une dernière pour la route. Il emboîte le pas de l'apparition, en direction d'une grande église aux allures de corbeau de pierre.

Saint Saviour's veille sur les pauvres pêcheurs du marché et les riches repentantes matinales.

Une silhouette enrubannée dans un satin luisant se faufile hors de l'église par une immense porte de bois grinçante. La dame n'est pas à l'aise : elle craint qu'on la voie, elle n'est pas à sa place sur ce parvis, à cette heure matinale...

La souillon l'aperçoit, et sourit.

Le pas décidé, elle avance droit sur l'élégante qui s'esquive le long des murs de pierres. Sans délicatesse, elle attrape le bras de la dame, tétanisée. Dans un anglais ferme, quoique hésitant, elle demande :

— Où... se trouve... le palais ?

Figée, sa proie ne répond pas tout de suite.

— Où ? hurle la souillon qui commence à malmener sa victime, enfonçant ses ongles épais à travers l'étoffe de la robe.

La dame ne sait que répondre. Choquée, elle se laisse malmener par cette femme à la peau marbrée, quand elle se rend compte... Les lèvres de la souillon découvrent des dents un peu trop longues. Des dents comme des crocs. Des crocs comme des armes.

En face de l'élégante, la souillon a des dents de loup féroce.

La frayeur donne à la dame le courage de parler pour se sauver. Elle balbutie :

— Le palais ? Mais lequel ? Il y en a tant !

— Le palais de la reine !

— Eh bien, eh bien... prenez une voiture, on vous y conduira !

La souillon reste perplexe.

Très intéressée par l'idée de se débarrasser du monstre qui s'agrippe maintenant à son poignet, la dame met alors tout en œuvre pour lui trouver un cab. Elle quitte l'esplanade de l'église, son assillante agrippée au bras. Elle ne remarque pas qu'on les suit. Cet homme qui croque dans une belle pomme...

Enfin, sur une grande rue, la dame trouve une voiture et l'arrête.

— Montez... Montez !

La souillon la regarde, sceptique, puis se laisse faire. Elle entend sa proie dire au cocher :

— À Kensington, je vous en prie ! Ne posez pas de question, voilà pour votre course. Partez !

S'arrêtant à la hauteur de la fenêtre, la dame ose affronter sa terreur et souffle à la souillon :

— Rappelez-vous que je vous ai aidée !

Le cocher fouette son attelage et la voiture s'ébranle.

Sur la chaussée, l'élégante réalise à peine ce qui vient de se passer. La peur fait encore trembler ses doigts. Il lui semble que la créature n'est pas vraiment partie, qu'elle restera toujours dans un coin de son crâne, crocs serrés, prête à l'attaquer. Elle a croisé quelque chose d'inhumain et ne sait comment se débarrasser de cette apparition.

— Seigneur, était-ce un démon ?

Dans un froissement de satin, la dame s'effondre.

Elle s'est évanouie.

À l'écart du marché, il y a peu de monde, au petit matin, pour lui porter secours.

Seul le voleur de pommes est là, au coin d'une ruelle qui s'échappe des halles. Il regarde filer la voiture qui emmène la souillon. Il contemple l'évanouie. Une moue réprobatrice plissant sa bouche, il jette son trognon de pomme dans sa direction :

— Jolie demoiselle, c'est mal d'aider les sorcières...

Il se détourne de la malheureuse, se dirige vers l'église. Son regard gris pétille derrière des lunettes en cul de bouteille. Il porte sur ses traits une expression de contentement mesquin. Dans son dos, par-dessus sa veste noire, flotte un long catogan de cheveux d'or.

Sur le parvis de Saint Saviour's, il prend un instant pour respirer à pleins poumons la trace d'un parfum léger. Pluie, bourgeons. Printemps.

— Et pourtant...



C'est le parfum de la souillon. Elle l'a laissé comme une empreinte dans l'atmosphère : ici devant l'église, là-bas en plein cœur du marché. L'homme sourit de plus belle :

— Alors c'est toi...

Maintenant, il gagne les portes de Saint Saviour's.

Devant l'entrée imposante, l'homme claque des doigts. Une lumière blanche jaillit de ce simple geste. L'éclair se reflète sur une faille, jusque-là invisible au cœur du vantail... L'homme avance sur la porte. Insensiblement, il passe. Disparaît.

Au même instant, un sacristain réjoui sort de l'église.

Il ne croise pas l'homme vêtu de noir. Il entend juste un murmure dont il ne saisit ni l'origine ni le sens...

Le murmure dit :

— Alors, c'est toi... Rêvage.

### 3 \* Miss Parhasard

*Philomène parle :*

Le « Au secours » strident, bientôt répété comme une exaspérante rengaine, a pour bruit de fond les froissements des taillis sous les pas précipités d'une course.

Mon sac à la main, je reste figée comme un rocher. Ce n'est pourtant pas la chose à faire, car cette cohorte de branches qui grincent et de feuilles qui bruissent se dirige vers *ma* clairière. Je ferais mieux d'utiliser les miroirs enchantés brodés sur mon sac, pour disparaître en un clin d'œil. Je ferais mieux de bouger.

Ça se rapproche de moi.

Maintenant ça crie des « Aïe » et des « Viens ici ! »

Une course-poursuite !

Une proie. Plusieurs poursuivants – je distingue trois voix d'homme, haletantes et rageuses.

Soudain, tous les pas s'arrêtent et un cri résonne, haut et fort :

— Lâchez-moi !

Je reconnais le timbre des « Au secours » – jeune, féminin.

La proie s'est fait attraper.

J'entends un bruit mat : on vient d'asséner un coup.

J'imagine sans mal une lèvre se fracassant contre l'émail dur d'une dent. La lèvre éclate. Du sang coule. Un pialement sourd s'éteint dans un gargouillis. Les jurons bouillonnants indiquent qu'un des assaillants a été frappé. La proie ne compte pas se rendre sans se battre.

D'ailleurs, la course-poursuite reprend.

J'essaie d'en entrevoir les protagonistes.

Je découvre des taches d'or, qui filent entre les arbres, et viennent cristalliser en une robe jaune tournesol, plaquée à un large tronc, juste en face de moi. Voici la demoiselle en péril. Mais, pourquoi s'arrête-t-elle ? Pourquoi se cache-t-elle derrière un chêne, face à la clairière ? Elle a presque semé ses assaillants et on dirait... qu'elle les attend ?...

Son regard se pose sur moi. Elle monte son index à sa bouche :

— Chut...

Ses poursuivants se rapprochent. Ils crachent des menaces entre deux souffles poussifs.

La demoiselle, elle, a tout le temps de reprendre sa respiration.

Dos collé à l'arbre, elle est invisible : menue comme un chat de gouttière, seule la brise soulevant ses jupes peut la dénoncer. Malgré sa course, elle est aussi fraîche qu'une fleur. Elle ferait un bien joli trophée pour les brutes qui la traquent.

Les trois hommes, quant à eux aveuglés par ses charmes, n'ont certainement pas remarqué ses bottes de cavalière, à peine dissimulées sous l'ourlet de sa robe. Ils n'ont pas dû imaginer que la demoiselle – et son si gracieux décolleté – pouvait cacher, dans lesdites bottes, un petit poignard qu'elle est en train de récupérer...

Bien. Tout cela m'a l'air parfaitement orchestré, et pour ma part, j'ai quelque chose à trouver.

Je jette donc mon sac sur mes épaules et boutonne ma redingote ; du plat de la main, j'époussette quelques brins d'herbe pris dans les broderies de mon col...

Je tourne les talons. Et ce qui devait arriver arrive : un des assaillants a rattrapé la fille.

Par un acquis de conscience minimaliste, je jette un dernier coup d'œil à la scène.

— Eh, Mademoiselle, faut pas s'promener seule dans la forêt. On vous l'dit pas, au village ?

Navrant spectacle ! Le butor presse la demoiselle contre le tronc et essaye de l'embrasser – voire plus, sans affinité de la part de sa proie, qui le griffe et lui tire les cheveux. La voilà maintenant qui hurle :

— Oh, Monsieur, que vous êtes bien terrible !

Pendant que l'agresseur continue d'agresser, j'essaie de comprendre si la fille a besoin de moi. Elle me lance des regards agacés, alors j'imagine que non. Le butor, lui, se vante :

— Tu sais pas à quel point !

Il essaie de la maîtriser d'une main tout en baissant son pantalon. Ses acolytes arrivent enfin, essoufflés, et protestent immédiatement.

— Eh, on y a droit aussi !

— Oh, Messieurs, que vous êtes bien terribles !

Mais pourquoi répète-t-elle ces exclamations ridicules ?

— Vous aviez qu'à faire plus vite !

Voilà que les assaillants commencent à se disputer pour de bon. Leurs propres imbécillités les déconcentrent. La fille en profite. Elle préfère ne pas se servir du poignard qu'elle tient dans son dos et s'échappe en glissant comme une anguille entre le tronc et son agresseur le plus proche.

Elle court maintenant dans ma direction. Son regard me lance des étincelles – je crois vraiment que je la gêne. Puis, la voilà qui hurle :

— Bon sang, Clem ! Qu'est-ce que tu fiches ?!

Derrière moi, une voix grave, avec un petit accent moqueur, répond :

— J'attendais Od, et aussi, qu'on veuille bien se pousser de là...

Pendant que les brutes s'invectivent, la jeune fille tempête à mon intention :

— Fichez le camp ! (Puis elle rugit, visiblement fâchée :) Od, où es-tu encore passé ?!

Enfin, les trois agresseurs réalisent qu'ils ont perdu leur proie. Ils arrêtent aussi sec de se disputer et, comme un seul homme, se précipitent à la poursuite de la fille – c'est-à-dire, droit sur moi.

Un peu décontenancée par toute cette agitation, je ne sais plus où donner de la tête. Devant, on me fonce dessus. Et derrière, à qui appartient l'accent moqueur ? Je me retourne rapidement. Mon coup d'œil attrape au vol un homme plutôt jeune, de haute stature, cheveux châains volant au vent, regard pétillant, et un sourire...

— Miss, si vous permettez, mon amie et moi-même souhaiterions entamer une rixe avec ces brutes. Cela ne vous gêne pas de...

Et il me fait un petit signe pour que je me pousse... ce qui tombe plutôt bien dans la limite où les trois butors cavalaient dans notre direction, écumant de rage.

L'un a la lèvre supérieure en sang, l'autre tient d'une main son pantalon, et le troisième est tout crotté, comme s'il était tombé dans une ornière. Je m'écarte, puisqu'on me l'a demandé poliment, mais, tout de même, j'ai bien l'impression que le crotté oblique vers moi.

— Voyons, s'il vous plaît, ne mêlez pas cette dame à nos affaires privées, messieurs. Nous ne savons même pas qui elle est. Je la nommerai Miss Parhasard, pour plus de compréhension entre nous !

La brute crottée obéit, change de direction, et file vers l'homme – « Clem » – qui tire alors un sabre étincelant de son fourreau.

Sans plus de préambule qu'un salut insolent, il attaque.

Le combat s'engage, assez inégal.

Les trois brutes sont essouffées, leurs gestes sont maladroits et leurs rares armes en mauvais état. « Clem », lui, semble expert en l'art de manier la lame. Il fait des passes travaillées, efficaces. La veste qu'il porte serait-elle un indice ? Un uniforme ? Je crois me rappeler avoir croisé des soldats arborant ce vermillon, sur ces terres...

Pendant que je m'interroge sur les tenues des armées locales, Clem assène des frappes que ses adversaires évitent avec toutes les peines du monde. Assez rapidement, j'en viens à me demander s'il ne fait pas exprès de rater ces lourdauds. Peut-être ne souhaite-t-il pas les blesser ?

Un soldat précautionneux, une jeune fille tout sauf en détresse... Drôle d'équipée !

D'ailleurs, où est-elle passée, la proie initiale de nos assaillants ? Je jette un coup d'œil circulaire et je la retrouve, postée sagement à l'orée de la clairière, regardant le combat avec le plus grand intérêt. Plus précisément, j'ai l'impression qu'elle inspecte les brutes. Je n'ai pas trop le temps de me demander pourquoi, car en voilà un qui désire finalement en découdre avec moi. Celui qui a déboutonné son pantalon...

— Qu'est-ce que c'est que cette donzelle, Clémentine ? Encore une de tes poules ?

— Mais enfin, restez correct ! s'exclame Clem. Miss Parhasard n'est en aucun cas une poule.

— La joue claire et le sein pigeonnant ? Ça m'en a tout l'air pourtant !

— Je vous en prie : le cheveu raide et l'allure d'un cavalier ? Franchement, vous vous trompez, répond Clem qui me détaille sans pudeur, pendant qu'il maintient les deux autres brutes en respect.

— Ça a la bouche un peu trop rose pour être honnête !

— Je ne vous dérange pas au moins ? dis-je, outrée par leur attitude.

Mais j'aurais dû me passer de commentaires : voilà que la brute se rapproche.

Occupé avec ses deux adversaires, Clem ne peut rien pour ma personne. Je suis obligée d'agir, si je veux éviter que ce lubrique personnage, tout crasseux et empestant l'alcool, ne vienne se frotter à moi. Comme il se précipite, je saute en arrière. Je ne peux pas me servir de l'arme dans mon sac pour une telle ânerie, même si j'en ai franchement envie. — Non. — *Oublie*. — Non. — *J'oublie*.

Je ne peux pas.

Je ne dois pas.

Avec cette arme, je vole des sorcières qui me maudissent pour des siècles et des siècles. Je menace des fées plus chagrines que moi. Je ne tire pas sur des crapules avinées et libidineuses.

Non.

Bref. Je crois que Clem me parle.

— Quelle belle technique d'évitement ! Vous avez des yeux de saphir et la souplesse d'un chat, Miss Parhasard.

— Vous êtes assez bon vous-même au sabre. Ah, attention !

Pendant que nous nous complimentons, l'assaillant à la lèvre ensanglantée se saisit d'une pierre imposante et avance dans le dos de Clem, avec la claire intention de l'assommer.

Grâce à mon avertissement, Clem se retourne et d'un mouvement élégant se décale de justesse pour éviter la chute du caillou. Je me demande bien à quoi sert sa complice si elle ne le prévient même pas des risques qu'il court. Comme quoi, je fais bien de travailler seule. D'ailleurs, Clem semble également impatient. Il s'adresse à la jeune fille :

— Vik ! Tu n'aurais pas trouvé quelque chose ? Il ne serait que temps !

Parade de lame contre un vilain coutelas rouillé.

— Je ne sais pas lequel les a !

— Eh bien, viens les chercher, au lieu d’observer !

— Je suis sûre qu’ils ont des puces.

— Mais non !...

— De toute manière, si Od était là, ce serait plus pratique ! déclare Vik. Où est-il encore passé ?

C’est alors que la forêt se met à parler – ou plutôt, à bougonner.

— J’arrive, j’arrive, c’est bon... Mais tout de même, les idées de Clémentine devraient être assumées par Clémentine !

Arrêt.

Clem, en plein milieu du combat, baisse son sabre et soupire profondément. Un de ses assaillants en profite pour lui sauter tout bonnement dessus, armé d’une branche en guise de gourdin. Le plus lubrique des trois essaie toujours de m’attraper. De guerre lasse, je décide de grimper dans un arbre en lisière de la clairière pour m’en débarrasser. Il finira bien par se fatiguer.

— Tu es une vilaine féline, mais je t’aurai !

Il se peut qu’il soit long à se fatiguer.

Pendant ce temps, Clem est tombé à terre et son adversaire lui assène des coups de branche qu’il n’arrive pas toujours à éviter.

Le troisième larron est parti en direction de la fille, en grognant.

À nouveau, la voix de la forêt se fait entendre :

— Vik, il est l’heure de manger. Veux-tu venir ?

Vik semble tentée par la proposition mais elle entame tout d’abord une danse avec son agresseur. Elle essaie de lui faire les poches. Je reconnâtrai la technique d’un pickpocket dans n’importe quelle circonstance.

C’est une voleuse. Comme moi !

Elle maîtrise d’ailleurs très bien l’art de la contorsion et la fouille rapide. Malgré tout son talent, elle a l’air déçu : elle ne trouve pas ce qu’elle veut.

— Vik ! Je ne suis pas d’humeur pour ces sottises ! hurle la voix de la forêt, excédée.

Mais Vik, concentrée sur sa fouille, a baissé sa garde. Son agresseur vient de l’attraper par le cou et j’ai bien l’impression qu’il compte serrer... Elle s’étrangle déjà. Elle arrive seulement à articuler :

— Od !...

Od ?

Odalisque ? Ode poétique ? Odin roi des Ases ?...

— Il faut vraiment s’occuper de tout ici !

Une silhouette vêtue de noir, plutôt menue, apparaît auprès de la jeune fille et de son agresseur. Je distingue un regard brillant derrière des lunettes, un visage lisse comme le marbre, sans âge...

L’agresseur, surpris mais prosaïque, s’exclame :

— Qui c’est, lui ?

La réponse ne tarde pas et inonde toute la clairière d’une vibration grave et solennelle :

— Od. Le cuisinier. Fâché.

Et le coup part – un fantastique coup de poing qui dévisse littéralement la tête de la brute de ses épaules. Si Od n’avait pas d’élan pour asséner sa frappe, l’agresseur, lui, décolle carrément du sol, lâchant la jeune fille. Il s’étale dans l’herbe, à quelques pas de là, assommé pour le compte.

— Bon, peut-on aller manger, maintenant ? demande le « cuisinier » à l’intention de Vik.

Elle fait oui de la tête et commence déjà à emboîter le pas du mystérieux « Od ». Elle se retourne tout de même.

— Clem, ça va aller ?

— Oui, pas de souci !

Roulade à droite ; roulade à gauche.

Clem est toujours à terre, en mauvaise posture. Son assaillant a certes perdu son gourdin mais il reste musculeux et lourd ; de plus, il a désarmé Clem, dont le sabre brille seul dans les herbes hautes. Malgré l'évidence – *il y a un souci* –, Vik hausse les épaules et se détourne définitivement. Od semble la sermonner – elle baisse sagement la tête – et ils s'en vont.

Pour ma part, je me rends compte que je reste perchée dans l'arbre pour rien, car mon assaillant lubrique a filé au chevet de son compagnon, sonné par le cuisinier en colère.

— Tu es un voleur, Clémente, et un assassin ! s'exclame le butor agenouillé aux côtés de son ami.

— Non, non, pas un assassin !

Clem proteste et arrive enfin à se dégager de l'emprise de son adversaire direct. Celui-ci roule au sol, en se tenant l'entrejambe. Triste coup bas. Leste, Clem se relève et se dirige vers son sabre.

— Bon : j'ai pu faire les poches de ton ami ; Vik, celles de ton... autre ami. Et rien. En toute logique, tu dois détenir ce que je cherche. Rends-moi les cartes.

— Tu l'as tué !

— Mais non ! Regarde, il remue encore.

Et, en effet, la brute assommée par le cuisinier commence vaguement à bouger... Mais voilà que mon ancien agresseur, aveuglé par la colère et le vin, sort de sa ceinture un pistolet.

— Il est chargé ! prévient-il, tout en pointant l'arme vers Clem.

— Tout doux !

Clem lève une main en signe d'apaisement. Le butor ne veut rien entendre.

— Tricheur ! Voleur ! Assassin !

— Ton ami est en vie...

Hélas, le fou armé n'écoute pas. Clem peut dire ce qu'il veut, l'autre est submergé par une agitation aussi crasse que dangereuse.

Car ses menaces ne sont pas vaines : son arme est lourde de poudre. Elle pique du nez dans sa main tremblante. De mon perchoir, je pourrais abattre cette brute sans problème. Il suffirait de fouiller dans mon sac, y trouver la masse froide de la crosse de nacre, en extirper mon pistolet.

Déjà, je le saisis entre mes doigts. Je ne devrais pas. C'est une arme trop particulière pour l'utiliser sur un coup de tête.

Je mets en joue – et je ne devrais pas. Car l'arme est chargée d'une plume ensorcelée, comme toujours, au cas où...

Bon sang, pourquoi je fais ça ?

Les rayons du soleil se découpent dans les branchages, glissent sur la clairière trempée de rosée, frôlent les bottes usées de ce Clem que je connais à peine – que je ne connais pas en fait...

La brute grommelle des insultes et des menaces.

— Je vais tirer et me débarrasser de toi, et j'irai récupérer la fille ! Tu nous dois bien ça, Clémente ! Voleur ! Assassin !

Le soleil monte lentement au-dessus des cimes...

Pourquoi protéger cet homme en veste rouge me semble-t-il si viscéralement nécessaire à cet instant ?

— Voleur peut-être mais pas...

Et le coup part.

La détonation remplit l'atmosphère de poussière et d'une odeur âcre.

Clem se jette à terre : est-il touché ? Je finis d'ajuster mon tir et sans hésiter, je fais feu à mon tour. La plume acérée découpe l'air printanier, se fiche dans le crâne de la brute, s'enfonce dans son front. Lorsque Clem se relève, elle a déjà disparu. A-t-il vu quelque chose ? Elle a à peine existé... Il ne reste d'elle qu'une infime trace noire sur la peau tannée de l'homme. Qui s'écroule.

— Mais ! Mais qu'est-ce que vous avez fait ? Bon sang ! Vous êtes folle ou...

Clem, tout à fait indemne, se tourne vers moi, puis vers ma victime, puis vers moi. Il n'en croit pas ses yeux.

— Il devrait se réveiller, dis-je pour le rassurer.

J'ai tiré sans raison valable – et je m'en mords déjà les doigts.

— Il devrait ? Avec une balle dans le crâne ?

Je saute au pied de l'arbre.

— Ce n'est pas une vraie balle de toute manière...

— En tout cas, c'est un vrai pistolet que vous avez là !

— Regardez, il respire...

Ma victime est juste sonnée. Un peu... disons... un peu choquée. Le sort que j'ai lancé avec la plume n'avait que ce but : éteindre pour un temps un adversaire un peu trop pressant. L'arme exécute les sorts que je lance, ni plus, ni moins... Je ne sais pas vraiment comment cela fonctionne. Ni si les sortilèges peuvent être défaits. Mais qui cela intéresse ?

Sur ces entrefaites, l'homme que Clem avait terrassé d'un coup de genou bien placé trouve assez de force pour se relever et s'enfuir sans demander son reste.

— C'est le moment de fouiller celui-ci... dis-je pour changer de sujet.

— Ah oui, c'est vrai.

Clem, après un bref coup d'œil au front de ma victime, commence à lui faire les poches. Il y trouve ce qu'il cherche : un paquet de cartes attaché par un ruban noir.

— C'est le jeu d'un ami, me dit-il. Je lui rendrai quand j'en aurai l'occasion...

Il regarde les deux brutes à terre.

— Bien, bien, Miss Parhasard... dit-il, pensif.

Moi, j'enfourne rapidement mon arme dans mon sac, frôlant du bout des doigts mon vrai nom gravé dans sa nacre. Même pas un merci ! Je l'ai aidé quand même...

— Sans doute devrais-je vous remercier, n'est-ce pas ?

Ah, quand même...

— Oui. Vous devriez.

— Merci, Miss Parhasard. À qui dois-je réellement cette efficace couverture de mes arrières ?

— À Philomène.

— Philomène ?... Tout court ?

— Philomène Parhasard ira très bien.

Je ne vais pas lui donner mon vrai nom. Cela ne se fait guère chez les fées.

— Alors, Miss Parhasard, voulez-vous partager le repas préparé avec patience et bonne humeur par mon ami Od ? Cela risque d'être le pire petit déjeuner de votre vie, mais il vous est proposé de bon cœur.

— Euh... j'ai... en fait, j'ai quelque chose à faire... Je ne pense pas que ça puisse trop attendre...

En effet, quelqu'un est en train de modifier l'ordre des mondes et, si je veux en profiter pour chiner quelques précieux objets, je ne pense pas avoir le loisir de trop traîner en chemin...

— Ah... vous avez une urgence dans la forêt ? demande Clem, un brin moqueur.

— Non. Je dois aller en ville.

En tout cas, c'est ce que m'a dit mon sortilège d'encre...

— À Londres ? Bien sûr ! Nous y allons aussi !

Et Clem m'offre son bras. J'avoue que je me rends aisément. Son sourire charmant m'attire, son regard aussi.

Sans plus de résistance, je glisse mon bras sous le sien pour lui emboîter le pas.



## 4 \* Évadée

Dans le cab, cahotant à travers les rues de Londres, passant des environs de Saint Saviour's à Blackfriars Road, de Westminster à Piccadilly, Rêvage fixe le coffre sur ses genoux.

Elle n'a pas de tendresse dans son regard de plume morte. Elle n'a pas vraiment de sentiments, au fond de sa carcasse, mais elle se rend compte, en passant ses doigts sur les ferronneries rouillées, qu'elle a atteint son but... et cela l'étonne encore.

La fée, c'est-à-dire, n'est pas une jeune écervelée qui a juste eu une idée grandiose pour se faire remarquer. Sur sa peau marbrée, il n'y a pas de rides, mais d'imperceptibles marques, à peine visibles dans la lumière du matin. Autour de ses lèvres, l'ombre d'un sourire ironique ; sur son front, le poids de la vigilance...

Rêvage est une fée ancienne : son histoire commence avec les rêves des hommes. Leurs souhaits sont les trésors qu'elle doit veiller. Mais aujourd'hui, la seule chose qui l'occupe est son désir personnel, dévorant, brûlant... Elle est en quête de pouvoir.

Pouvoir fuir.

Pouvoir tout changer.

Pouvoir régner...

Bâtie il y a bien longtemps par ceux qui avaient peur du noir pour les habitants de leurs nuits, il existe une prison. Nul ne sait vraiment où elle se trouve – d'aucuns diraient « sous les tertres »...

Où qu'elle soit, la prison est perdue dans un épais brouillard, et ses prisonniers aussi. Ils sont fées et démons, monstres et merveilles, et tous rêvent de retrouver un jour la terre des hommes – *les terres fermes*. Malheureusement, ils sont enchaînés par de solides liens : des légendes.

Il y avait bien longtemps, des dieux-gardiens existaient. Ils sillonnaient la prison et leurs pas retentissaient sous la coupole grise des nuages.

Il y avait bien longtemps...

Puis le pas de la garde se fit rare. Discret. Silencieux enfin.

Les geôliers devinrent une rumeur. Redoutée, effrayante – mais une rumeur tout de même.

Entre la peur de briser d'anciennes lois et l'envie de liberté, un rai de doute apparut.

Les anciens essayèrent d'étouffer cet espoir. Pour beaucoup, les plus jeunes écoutèrent les plus vieux et la peur ferma les portes. Les rumeurs tenaient les chaînes. Le doute, ami inconstant, cachait la clé de cet endroit étrange, qui brouillait les repères et égarait les pas. Le cachot, gris et humide, n'avait pas d'horizon mais il *devait* avoir des gardiens. C'était une prison, non une tombe...

Ou peut-être...

Rêvage n'était pas loin d'admettre que son monde ressemblait bien plus à un mausolée qu'à une geôle. Mille questions la tenaillaient et parfois elle rêvait que les dieux-gardiens étaient bel et bien partis.

Mais cela ne changeait pas grand-chose, elle le savait. Prison ou tombe, son monde était stérile : rien ne poussait chez elle. Quant au règne des fées, il était caduc depuis trop longtemps. Les lois magiques étaient inconnues des hommes. Si les geôliers avaient disparu, l'exil et la mort restaient leur héritage.

Pourtant, l'espérance fit son chemin dans son crâne.

Et Rêvage mit des années à échafauder un plan grandiose pour servir ses espoirs.

Au cœur de ses projets, il y avait un enfant – un changeling. Mais les enfants, dans sa prison, voilà qui était rare.

Bénédiction, hasard, ou fatalité ? Deux graines de fée étaient venues à elle – et cela était bien plus que rare : c'était exceptionnel.

Une étoffe bleue passant au mauve par le sang et des éclats de charbon jetés à la va-vite sur de petits yeux blancs. L'espoir pour linge et une pierre taillée pour iris. De minuscules doigts accrochés à ses os comme à une planche de salut...

Rêve n'avait de projets précis que pour l'une de ses graines. Elle s'était débrouillée comme elle avait pu avec la deuxième.

Mais pour les deux, elle avait eu la même prière : la liberté, coûte que coûte. La liberté, en terre ferme, chez les hommes, loin des fées.

Rêve était restée seule, dans le brouillard de la prison, à attendre... attendre...

Enfin, aujourd'hui, elle avait marché en direction des Ruines. Elle s'était perdue mille fois dans les déchirures de brume. Elle avait retenu son souffle quand elle avait posé le pied sur le pavage de la bâtisse. Elle avait aperçu le coffre, sous un fantôme d'ogive. Incongru. Pourtant bien réel. Elle avait glissé comme un serpent, l'avait happé sous son bras comme un rapace. Et elle avait couru. Persuadée d'être poursuivie, elle avait filé aussi vite qu'elle pouvait, le coffre imprimant ses angles dans sa chair.

Puis, à travers des failles de raccourcis, elle était tombée.

En tombant, elle avait croisé ses souvenirs.

Deux souvenirs.

Tout évadé, sans doute, a quelque chose de ce genre qui brûle assez son sang pour tenter ce geste insensé. Pour Rêve, ce sont ces vies qu'elle a portées des années auparavant.

Aujourd'hui, sa détermination s'attache à ces souvenirs comme une forcenée.

En cet instant, Londres qu'elle traverse, ses pierres qui s'amoncellent, ses grognements de grand animal qui se tord et se déplie... tout cela est le cadet de ses soucis.

Elle maudit sa prison, crache sur ses geôliers.

Car, *aujourd'hui*, il manque quelque chose au cachot des monstres et des merveilles.

Ce n'est rien d'extraordinaire, mais c'est utile.

C'est dans le coffre fleuri de rouille.

C'est la clé, que Rêve a volée.

## 5 \* Breakfast

### *Philomène parle :*

Suivie par mon infernale jument, qui s'est jointe à nous de son propre chef, je marche en compagnie de Clémentine dans la forêt.

Il devise agréablement sur le temps qu'il fait ces derniers jours, expose ses attentes pour l'avenir – l'été sera beau, ce sera la moindre des choses ! – et ses reproches au mois de juin en cours – quelle humidité, que de pluie !...

Bref, il fait la conversation.

C'est parfaitement charmant, mais en attendant, je ne pensais pas devoir marcher si longtemps pour partager ce mauvais repas promis – et je sens bien que ma monture désapprouve. Je me renseigne :

— Votre campement est encore loin ?

— Hum ? À dire vrai, je ne sais plus bien. Je me dirige au fumet...

— Ah. Je croyais qu'un animal mort n'était pas loin.

— Oui, ça se peut aussi...

Clémentine hausse les épaules, tout à fait insouciant. Cette décontraction superficielle est assez étrange. Pourtant, quelque chose le gêne au fond. Il ne me dit rien d'important, il ne me questionne pas sur l'arme que j'ai rangée, il ne me parle pas de ces cartes qu'il lui fallait récupérer... Je commence à l'interroger pour voir jusqu'où vont sa nonchalance et son indifférence. C'est une distraction comme une autre.

— Et donc, vous vous appelez Clémentine...

— Clémentine de La Rochelle, jette-t-il avec un brin de provocation dans la voix.

Je le regarde d'un air surpris.

D'abord, qu'a-t-il à lancer son nom comme une révélation détonante ? Est-il recherché ? Si oui, il ferait mieux de se méfier un peu plus – je pourrais le dénoncer ou l'ensorceler, avec ce nom bien complet...

Ensuite, j'avoue que ce patronyme est fantastique : je n'ai jamais entendu de sobriquet plus grotesque ! Il aperçoit mon sourire narquois et, à nouveau détendu, commence une justification chaotique.

— Oui, je sais, c'est... peu courant. Mon père était français, ma mère italienne. Tous deux souffraient de je ne sais quelle bougeotte impériale : ils se sont installés en Albion avant ma naissance. L'île perfide ne leur a pas fait un très bon accueil, vous vous en doutez, mais que voulez-vous ? Personnellement, je suis anglais. Avec un nom à coucher dehors. On m'appelle surtout Clem.

— C'est sage.

Mon sourire ironique rencontre des éclats dans ses yeux. Il rit de lui-même. Il ne se prend pas au sérieux, et cela est plaisant – les hommes de ces terres sont si suffisants la plupart du temps !...

— Et sinon, en quoi ces cartes étaient-elles si précieuses, pour votre ami ?

— Oh... Cela a-t-il vraiment une quelconque importance ?

— Non, aucune. C'est pourquoi vous pouvez me raconter cette histoire sans crainte...

— Vous êtes curieuse, Miss Parhasard. Ne dit-on pas que c'est un vilain défaut ? Pour autant, il n'y a *rien* de secret ici, en effet. Un jeune ami à moi prétend faire de la magie avec ces cartes. Ses tours ne méritent pas d'être payés plus d'un penny mais il tient à ce jeu – il l'a dessiné lui-même... Les brutes que vous avez

rencontrées croyaient que les cartes étaient vraiment magiques et qu'elles leur permettraient de faire fortune. Ces simples d'esprit les ont donc volées. Lorsque nous nous en sommes rendu compte, nous avons déjà parcouru plusieurs lieues, pour amener l'ami en question dans un bon pensionnat. Il était très triste. Je lui ai dit que, si j'en avais l'occasion, je lui récupérerais son jeu. Voilà tout. Une histoire sans importance, vous le voyez.

— En effet.

— Et donc, nous avons recroisé les butors et avons monté un petit stratagème, pour les isoler et leur voler ce qu'ils nous avaient volé. Od n'était pas d'accord – il n'est jamais d'accord. C'est tellement fatigant. Od – vous voyez de qui je parle ?

— Non, je...

— Mais si ! Le cuisinier...

— Ah, oui !...

Puis, sans prévenir, le voilà qui s'arrête et se tourne vers moi. Appuyé du plat de la main à un tronc d'arbre, il souffle sur une mèche qui vient barrer son beau visage...

Il est rasé de frais, malgré l'heure matinale. Ses traits sont limpides, sa peau claire est réchauffée par le soleil de la route. Ses lèvres esquissent un sourire énigmatique. Et ses yeux... Ses sourcils en soulignent la forme précieuse. L'éclat de ses iris en fait de véritables bijoux. Des iris bleus qui pétillent d'une lumière vive. S'il n'y avait pas cette fichue frange en désordre, je pourrais admirer ses yeux à loisir.

— Humhsucjeab ? me demande-t-il.

— Quoi ?

Je le regarde, mais je ne l'écoute pas du tout.

— Et vous ? insiste-t-il. Que faites-vous dans cette forêt ? Une élégante redingote sur vos épaules, aux pieds des bottes fatiguées, un pistolet dans votre sac... Pour identité, un faux nom que je vous ai donné, et que vous gardez. Honnêtement, vous avez tout d'une mercenaire... Ce serait cocasse, n'est-ce pas ?

— Oui, très ! Enfin, je ne suis pas... pas une mercenaire. Non ! Je... Je suis juste une voyageuse...

— Ah !...

Il a l'air dubitatif. Je ne vais pas lui expliquer que je suis une voleuse. Qu'a-t-il à faire d'objets magiques comme chaudron, miroir, ou clé de prison ?

— En fait, je cherche quelqu'un qui est arrivé en ville ce matin...

— Arrivé ce matin ?

— Oui, d'après... ce que je sais... et cette personne pourrait avoir dans ses bagages des... choses intéressantes pour moi... Bref... ne cherchez pas...

Il n'a pas l'air plus rassuré que ça... Finalement, il crache ce qui le chagrine :

— Vous comprenez, nous approchons de mon petit campement et... avant de vous accueillir à notre table, j'avoue, j'aurais aimé savoir, si, *par hasard*... vous ne feriez pas partie de la police, de la milice, de la garde royale ou... ou que sais-je encore ? Vous voyez, vous êtes armée, dans la forêt, vous vous battez comme un homme...

— Oh ! Non ! (Je comprends qu'il n'est pas tout à fait en règle avec les autorités locales.) De toute manière, je ne m'intéresse pas à vos activités. Absolument pas. Vraiment... À un point ! C'est tout bonnement... Je veux dire : des vols entre valetailles, vous savez...

— Oui !

Moue vexée.

Le mot « valetaille » n'a pas l'air de lui plaire. C'est peut-être un peu trop péjoratif. Je maîtrise plus ou moins les nuances dans cette énième langue des terres fermes, mais je continue quand même :

— Ne vous inquiétez pas. Je ne vous veux aucun mal. Je ne voulais même pas vous suivre – mais votre invitation semblait tentante...

Regard troublé. La contradiction évidente entre ses craintes, tardives, et son invitation, plutôt spontanée, lui saute tout à coup aux yeux. Il se détourne... puis dit :

— C'est vrai. Mais c'était la moindre des choses, puisque vous avez aidé la valetaille. La valetaille est polie, quoique rustre.

Le voilà qui recommence à marcher.

— Allez-vous prendre la mouche encore longtemps ? demandé-je.

— Des excuses seraient bienvenues... pour la valetaille.

— Vous n'êtes peut-être pas de la valetaille ?

— Si. Pour l'instant. Mais ce n'est pas une raison...

Il me jette des œillades faussement agacées. Il en rajoute pour me mettre mal à l'aise. Je ne vais pas jouer à ce jeu puéril plus longtemps !

— Arrêtez ! Vous faites exprès !

Il rit. D'un rire large et haut qui tinte dans la forêt et rebondit sur une marmite.

Assis tous deux en tailleur, Od, le cuisinier, et Vik, la jeune fille en détresse, boivent du lait chaud. Ils n'ont pas du tout l'air content de me voir. La fille râle tout de suite :

— Qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Vik, ne sois pas malpolie avec mon invitée, s'il te plaît ! rétorque immédiatement mon hôte.

Mais elle enchaîne, hargneuse :

— Il n'y a pas assez à manger pour elle.

— Je lui laisse volontiers ma part !

Je me sens de trop – pourquoi diable ai-je suivi ce bellâtre aussi facilement ? Grande solitaire que je suis, je n'ai pas du tout envie d'un déjeuner en famille !...

Maintenant, la gamine fait des yeux ronds parce qu'elle aperçoit, qui pointe son mufle lentement, et terrifiante comme à son habitude, ma jument. Ma monture m'est précieuse car elle connaît parfaitement les chemins entre le monde des fées et celui des hommes – elle sait voir les *raccourcis*. Mais en cet instant, elle fait juste de moi une cavalière prétentieuse. Elle est trop haute – un mètre quatre-vingt-dix au garrot – et trop imposante.

Robe d'ébène, haleine pestilentielle... J'ai volé la jument des cauchemars, il y a maintenant des années, au *chasseur* de la chasse noire en Samhain.

Pour le moment, elle se tient à quelques pas derrière moi, comme un animal craintif qu'elle n'est pas. Je ne l'ai jamais vue aussi timorée. C'est peut-être l'odeur de la marmite qui lui fait peur, ou le regard perçant du cuisinier... Il a monté son index à sa bouche et la regarde fixement. « Tais-toi », semble-t-il lui dire – et elle obéit, vu sa mine déconfite... Quel étrange comportement...

— Bien, mettons-nous à table.

Clem m'invite à m'asseoir non loin du feu.

Buvons le calice jusqu'à la lie...

Alors que je prends place, je croise dans les yeux gris du cuisinier – Od – une lueur qui ne me plaît pas. Quelque chose dans ce personnage est parfaitement désagréable.

— Des œufs ? me propose-t-il en soulevant le couvercle de la marmite.

— Puisqu'il le faut !...

La dernière fois que je me suis assise près d'une marmite de cette taille, elle était dorée, et la cuisinière ne savait pas encore qu'elle allait me détester. Le chaudron en question avait la propriété fantastique de créer

des choses en or. Toutes sortes de choses... Toutes en or. J'avais dupé la sorcière qui le détenait pour m'introduire dans son campement. Je m'étais fait passer pour une jeune fée perdue, innocente, effrayée... Ce n'était pas très sympathique de ma part. Mon hôtesse a très mal pris ma tromperie – elle m'a maudite comme jamais personne avant elle.

*Tu rencontreras plus cruelle, plus retorse que toi !*

Sa malédiction est peut-être en train de se réaliser : le cuisinier vient de me servir une pleine gamelle de ses œufs moins que frais.

Clem, lui, a attrapé un simple quignon de pain rassis. Vik fait des commentaires sur ma monture :

— Vous pourriez mieux vous en occuper ! Vous allez la perdre si vous ne l'attachez pas, ou on vous la volera !

— Merci du conseil...

J'ai volé cet animal : ce serait un comble si on me la volait en retour ! Enfin, au moins, je ne me sentirais plus menacée par une rencontre fortuite avec son ancien propriétaire... dont je ne connais rien si ce n'est le nom... Celui-ci n'a pas eu l'occasion de me maudire en face !

Le cuisinier déclare à son tour :

— On croit souvent que ces animaux vous sont fidèles, on les laisse divaguer, persuadé de leur amitié. Mais ils peuvent se volatiliser au moindre coup de vent, en fait. On se retrouve bien seul, et bien embêté, sans monture, au milieu de la forêt.

Je réponds, agressive sans raison valable :

— Je crois que les chevaux ne restent pas auprès de leurs maîtres si leurs maîtres les maltraitent. C'est tout.

— Oui... certainement... ou si d'habiles voleurs passent par là...

— Des voleurs ? Voilà une engeance bien vile... dis-je, ironique.

La gamine fait un geste las. Od étouffe un rire et conclut :

— En effet, bien vile...

Clem se charge de changer de sujet :

— Tu sais, Od, à force de nous laisser tomber, on va finir par croire que tu nous en veux. Vik a bien failli y laisser sa vertu, ce matin !

— Tout à fait ! confirme-t-elle. Tu aurais pu être à l'heure, Od !

— Je n'ai pas eu mon mot à dire sur le plan : je ne participe pas au plan. En plus, excusez-moi, mais récupérer des cartes à jouer ? Vraiment ?

— J'ai aussi piqué quelques pièces au passage, précise Vik.

Od continue sans écouter :

— Et en plus, maintenant, nous avons une invitée. Quelqu'un m'a consulté pour ça ? Non...

Le cuisinier a l'air un brin râleur, Clem, un brin trop insouciant, et Vik, elle, fait le compte des pièces qu'elle a dérobées... Une troupe de voleurs de grand chemin ! S'ils savaient qu'ils ont une fée pickpocket à leur tablée, verraient-ils l'ironie de la chose ?

— Et d'abord où étais-tu passé ? demande Clem à Od. Tu ne fais que disparaître ! C'était pour quoi cette fois ?...

— Des courses à faire...

— Vu le parfum de ces œufs, tu ne les as pas rapportés de tes emplettes matinales.

— Non, j'ai pris des pommes.

Pendant qu'ils mangent, se disputent, se plaignent, j'ai tout le loisir de les observer.

Clem, sa frange châtain toujours dans les yeux, mène les débats. Sa veste vermillon, sans doute dérobée à un officier, est ouverte sur une chemise de coton épais. Il porte un pantalon noir, et à ses pieds, il a des bottes épuisées. J'aime bien ces bottes : elles ressemblent aux miennes.

À ses côtés, Vik, cheveux noir de jais, ondulés et noués dans une queue de cheval austère, a tout l'air d'une jeune fille tyrannique.

Elle a un visage aux pommettes saillantes, un nez de statue grecque, des yeux en amande bien trop étirés et des iris gris comme les pierres... un teint blafard, des lèvres d'un rouge sanglant. Sa poitrine pigeonne dans un corset écru. Elle porte un justaucorps confortable pour tous les mauvais tours qu'elle a dans son sac. Elle a ôté sa robe jaune, sans doute dès son retour : à quelques pas de la marmite, l'étoffe fait une fleur d'or sur un baluchon crasseux.

Vik doit avoir moins de vingt ans, et se prend sans doute pour l'élève des deux hommes de la troupe. Le plus professoral est certainement ce drôle de cuisinier : Od.

Od ? Déjà, rien que le nom... Je suis sûre qu'il cache un patronyme bien compliqué derrière ces deux lettres. Sa vilaine expression se dissimule à moitié derrière des verres de lunettes épais comme des culs de bouteille. Ses cheveux ont la couleur des blés et lui font un long étendard dans le dos. Vêtu de noir, d'étoffes raides, il ne ressemble en rien à un homme des routes. À le regarder, j'imagine tout autre chose. Un médecin qui aurait empoisonné de riches patients ? Un ministre qui aurait trahi sa Couronne ?

En réalité, peu importe : ce n'est que le jeu d'un repas.

Déjà, j'entends les sabots de NightMare qui raclent le sol. Ma jument caracole alentour, impatiente... Je devrais en rester à mes projets et ne pas m'empoisonner avec cette tambouille immonde.

— Votre cheval semble vous appeler, Miss Parhasard, fait d'ailleurs remarquer le cuisinier. C'est ça ? C'est bien ça son faux nom ? demande-t-il à Clem.

Je réponds pour lui :

— Oui, c'est bien mon faux nom. Et, oui, je crois qu'il est temps pour moi de vous quitter...

Il me sourit.

Je n'aime pas ce sourire aigre-doux qui sent la malice à plein nez et la férocité. À force de me balader seule, j'avoue avoir perdu tout sens du contact. Et avec ces larcins que je commets à droite et à gauche, je suis toujours un peu inquiète à l'idée de me retrouver face à l'une de mes victimes. Sans doute mécontente, elle ne serait certainement pas amicale.

Le cuisinier reprend la parole, sentencieux.

— Les chevaux ne sont pas nerveux si leur cavalier les traite comme il se doit.

— Je ne maltraite pas mon cheval, si c'est ce que vous voulez dire. Son ancien maître devait le faire.

Pourquoi parle-t-on autant de ma jument ? Mais Od enchaîne :

— Oh, vous n'avez pas toujours été propriétaire de ce fier destrier ?

— Non.

— Bonne affaire ?

— Je ne sais pas.

Silence.

Clem, qui sent la tension sans se l'expliquer, croit bon de reprendre les rênes de la conversation entre deux tintements de couverts :

— Ces œufs sont vraiment mauvais. Ils sont pourris, non ?

— Je crois, répond Od. C'est étonnant, de ne pas savoir si on apprécie sa monture. Moi, je monte une mule. Mais je l'aime bien. Mon ancien cheval était meilleur. Hélas...

— Quoi, on vous l'a volé ?

— Oui.

Tout le monde autour de la marmite prend un air désolé.

— Son voleur m'a brisé le cœur, continue le cuisinier. J'étais perdu sans cet animal, littéralement. Mais comment se nomme votre cheval, Miss Parhasard ? Ma mule n'a pas de nom. Je suis très mauvais pour donner des noms aux animaux. On ne les comprend jamais.

Je les regarde. Vik, la cuillère au bec, Clem, à moitié allongé comme un sultan... Od... agaçant, avec ses questions. J'hésite, et finalement, je reprends mes esprits. On se fiche du nom de mon cheval... Je leur donne donc le vrai.

— Elle s'appelle Cauchemar. Enfin, NightMare.

Silence. Encore.

Ils me regardent, surpris.

Clem dit :

— C'est charmant.

Il ment, je le sens.

De toute manière, il va vraiment être temps de les laisser : j'ai à faire. Je pose ma gamelle, et me relève.

— Messieurs, mademoiselle, je vais devoir prendre congé. Merci pour votre hospitalité.

— Ce fut un plaisir trop court, répond Od, en soulevant ses lunettes.

Son regard froid se plante dans le mien et me souhaite déjà bon vent.

Clem, lui, déclare :

— Je suis déçu que vous nous quittiez déjà. Nous n'avons pas pris de dessert. Il y a des pommes, non ?

Od siffle entre ses dents :

— Oui, c'est ce que j'ai dit.

Il est visiblement mécontent de cette nouvelle invitation.

— Et où ça ? demande Vik.

Sec, le cuisinier répond :

— Là où il y en a ! Vous prendrez bien une pomme, Miss Parhasard. Seules les sorcières s'en méfient.

— Un jour, une vieille a voulu me vendre une pomme.

Tout le monde regarde Vik, qui vient d'énoncer ça avec tout le sérieux du monde.

— C'est vraiment très intéressant comme histoire, Vik. Mange ton fruit !

Od sort de belles pommes luisantes de ses manches. Il en tend une à Vik et m'en lance une autre que je rattrape de justesse.

Reflets rouges piquetés de vert brillant... Pomme empoisonnée ? Les fées disent souvent qu'il ne faut pas accepter de nourriture des inconnus. Je m'en rappelle trop tard – j'ai déjà mangé les œufs.

Je me rassois, et croque dans la chair acidulée. Le regard d'Od est plus acide encore. Il me donnerait bien des coups de pied pour que je parte...

*« Reste. Reste un peu... Regarde, autour d'eux... »*

Mon intuition me parle rarement, mais si elle le fait, je l'écoute. Je regarde donc alentour.

Quelle n'est pas ma surprise quand je me rends compte que, dans le tas d'affaires entreposées contre un chêne, il y a le sac que j'ai fouillé au petit matin, et où j'ai trouvé encre et parchemin.

Je les regarde tous les trois : il y a une fée parmi eux ! Voilà qui aiguise mon intérêt !

Je demande :

— Vous allez bien à Londres, n'est-ce pas ?



## 6 \* Brûlure de pluie

Tressautant au rythme du trot des chevaux sur les pavés, Rêvage, la fée tombée en plein marché, commence à trouver le temps long.

Calée au fond de son cab, elle ne remarque pas les champs qui apparaissent au détour d'élégantes demeures, car elle ne jette pas un seul coup d'œil à l'extérieur. Les yeux rivés au coffre sur ses genoux, elle se contente de taper du pied pour signifier son mécontentement concernant l'allure de l'équipage.

— Pourvu que Sean ait fait ce qu'il fallait...

Elle se mord les lèvres d'impatience. « Sean » est un rouage important du mécanisme qu'elle veut voir fonctionner.

Mais voilà que la voiture s'arrête.

— Nous sommes arrivés, cocher ? demande-t-elle immédiatement.

— Non, M'dame, mais on ne va pas plus loin. Les rues les plus proches de Kensington Palace sont fermées, sur ordre de la Régente...

— La Régente ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une femme un peu soupe au lait qui nous gouverne, M'dame, sauf votre respect.

— Mais enfin, ne peut-on pas accéder au palais ?

— Eh non ! Vous savez bien qu'elle est très anxieuse, notre souveraine. Ses nerfs la font souffrir et elle a peur de tout. Ou l'inverse ! En attendant, elle fait boucler le quartier six jours sur sept !

— Hum ! Ce n'était pas prévu comme ça.

— Je vous rends votre monnaie...

— J'y compte bien !

Sans attendre d'aide du cocher, Rêvage saute du cab et tend la main pour récupérer des pièces qui lui appartiennent à peine.

Après une manœuvre compliquée, la voiture disparaît au petit trot et Rêvage se retrouve seule, au beau milieu d'une rue aux façades immaculées.

En face d'elle, deux gardes royaux à l'air sévère surveillent une barricade.

Agacée par ce contretemps, le regard noir, Rêvage s'avance dans leur direction.

Au-dessus de leur tête, la mauvaise humeur de la fée semble contaminer le ciel de Londres. Profonds, sombres, des nuages d'orage gonflent et plongent petit à petit la ville dans une torpeur de crépuscule... en pleine matinée.

Les gardes n'adressent même pas un regard à ce brusque revirement du temps.

Les bras croisés, à deux pas de la barricade, Rêvage les fixe avec une grimace.

— Je dois passer, leur déclare-t-elle. J'ai rendez-vous au palais...

Pas de réaction.

— Avec un des vôtres... Il se nomme Sean. Sean LeavesOfAlder.

Imperceptible haussement de sourcil sur la droite.

— Vous le connaissez. Vous ne pouvez que le connaître ! Je dois passer pour le voir...

Mais les gardes ne bougent pas.

Serrant son précieux coffre contre son côté, Rêvage leur adresse un sourire tout factice, maquillé de nacre. Dans un battement de cils, elle farde ses paupières de poudre d'étoile. Mais cela ne marche pas mieux. Ils restent immobiles.

— Soyez bons princes avec une demoiselle qui cherche son soldat préféré, dit-elle d'un air enjôleur...

— Ordre de la Régente : personne ne passe aujourd'hui.

Ils sont aussi butés qu'ils en ont l'air, se dit Rêvage, mais, puisqu'ils ont commencé à parler, tout n'est pas perdu.

— La Régente connaît certainement Mr LeavesOfAlder. Elle sera contrariée si elle apprend que je n'ai pas pu lui rendre visite, j'en suis sûre. Et ce serait dommage.

Plus un mot ne sort de la bouche des gardes. Le ciel s'enfoncé un peu plus dans les ténèbres.

— Vous connaissez Sean, vous... Vous avez réagi à son nom...

Elle se poste devant le garde de droite et le contemple comme un sujet de dissection.

Silence.

Un éclair déchire le ciel. Un tonnerre suit.

Rêvage est en colère.

Vraiment.

Elle n'a pas de temps à perdre : attendre devant une barricade ne fait pas partie du plan. Elle doit retrouver Sean – pour qu'il lui explique cette histoire de Régente, déjà...

— Puisque vous ne voulez rien dire...

Elle décide de forcer le passage. Elle esquisse à peine le geste de monter sur la barrière que les deux gardes l'attrapent fermement, de droite et de gauche.

— Madame, n'avancez plus et lâchez ce coffre suspect ! Vous serez arrêtée pour attentat si vous passez.

— Faites donc ça !

Et elle essaie de se libérer de leur entrave. Mais les deux hommes s'avèrent réellement têtus.

Un tonnerre craque violemment à la suite d'un éclair.

Des riverains, à leurs fenêtres, regardent ce terrible spectacle : une forcenée essaie de franchir les barricades du palais ! N'écoutant que leur curiosité, ils ne perdent pas une miette de ce qui se passe, et sont donc extrêmement déçus quand une violente averse, aussi soudaine qu'opaque, vient leur cacher la scène.

L'orage a éclaté sur un simple grognement de Rêvage.

À travers les crépitements incessants de la pluie sur le pavé, les gardes entendent, au fond de leur crâne, cette menace :

— Mes amis, je vous conseille de me lâcher et de me laisser passer, sinon qui sait quelle tempête pourrait se lever ?

— La pluie ne va pas nous empêcher de vous arrêter, rétorque le plus téméraire.

— Vous n'avez pas compris.

C'est alors que la pluie commence à scintiller. Quelque chose y grésille. Des escarbilles d'eau. Et ce feu, qui n'a rien à faire là, chauffe les joues des gardes, leurs doigts, leurs poignets. La panique se lit dans leurs yeux. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. La pluie les brûle.

— Comprenez-vous mieux maintenant ?

— C'est vous qui faites ça ?

— Je ne sais pas...

— Arrêtez ! Arrêtez, c'est un ordre !

Pendant que le garde de droite crie tout ce qu'il peut, celui de gauche a empoigné un sifflet et en joue aussi fort que possible. Mais le son se perd dans le vacarme de l'averse. Et la pluie brille de plus en plus, brûle de plus en plus.

Effrayé, le garde de droite décide de parler :

— Pitié ! Si c'est l'homme auquel je pense, il n'est plus au palais ! Il a été chassé ! Il est parti ! Pitié ! hurle-t-il alors que la peau de ses doigts se boursoufle de cloques rougeâtres.

Malheureusement ses paroles n'ont pas le succès escompté. Dans un mouvement amplifié par la colère, Rêvage se débarrasse de l'étreinte du garde de gauche et attrape celui de droite à la gorge :

— Que racontes-tu ?!

Le garde de gauche prend ses jambes à son cou et quitte la barricade. Rêvage ne l'arrête pas. Il peut bien fuir, elle aura ce qu'elle cherche avant qu'il ne revienne avec des renforts – si c'est son idée...

Le garde de droite, à moitié étranglé, hoquette de terreur. Rêvage lui révèle son véritable sourire, bardé de crocs.

— Crache ton histoire, pauvre crétin !

D'une voix tordue, il articule difficilement :

— C'est la Régente. Elle a dit qu'il l'avait... agressée ! Qu'il avait tenté... d'entrer dans sa tête !

Rêvage ouvre de grands yeux ronds. Loin derrière la barricade, par-dessus le tintamarre de la pluie, on entend des bottes qui claquent en rythme sur le pavé. La fée entrevoit le garde évadé revenir avec des renforts.

— Ah ! La plaie !... Et où est-il maintenant ?

— Je ne sais pas...

Rêvage serre un peu plus la gorge de l'homme, enfonçant ses ongles dans sa carotide. Les bottes se rapprochent, les sommations s'entendent à peine à travers le battement de la pluie. Les gardes arment leur baïonnette...

— Où est-il ?!

— On l'aurait vu dans l'East End, vers Whitechapel Road...

Rêvage desserre son étreinte. Les renforts armés sont presque sur elle, toutes lames dehors. Elle a à peine le temps de se couler de côté. Deux lames font mouche et s'enfoncent dans une chair épaisse.

Un hoquet sanglant.

Plus rien.

L'averse se calme.

Sa trame se desserre.

Trempée, Rêvage glisse déjà dans la rue élégante et disparaît à un croisement.

Les soldats, eux, sont horrifiés. Ils viennent de blesser l'un des leurs. Le garde de droite, les mains brûlées, le cou fleurissant d'ecchymoses, se tord sur les baïonnettes.

Certains soldats, moins sentimentaux que les autres, essaient de suivre la femme qui a causé ce drame. Elle a tourné sur Kensington Square. Ils inspectent la place, mais personne ne correspond à la souillon crasseuse qui a agressé leur confrère.

Des messieurs en haut-de-forme donnent le bras à des dames de la meilleure société, et l'un d'entre eux offre son parapluie à une élégante lady.

## 7 \* Improvisation

### *Philomène parle :*

Un sourire. C'est la première chose qui se dessine sur le visage de Clem lorsque je pose ma question purement oratoire.

*Vous allez bien à Londres ?...*

Il me l'a dit il y a moins d'une heure. Mais il sourit. Ce sourire vaut bien de poser des questions inutiles.

Il me répond :

— Oui ! L'appel de la capitale résonne comme un tambour à nos oreilles ! Cheminons ensemble...

Vik grogne. Od adresse un regard furibond à Clem, qui feint de l'ignorer. Imperturbable, il continue :

— La ville n'est plus très loin, mais si nous voulons l'atteindre demain, il faut se mettre en route maintenant !

— Demain ? Le trajet est donc aussi long ?

Je m'étonne : je pensais être tout à côté...

— ... Eh bien, vous pouvez galoper pour y être plus tôt... À votre guise...

A-t-il l'air déçu ? J'ai envie de l'imaginer déçu de me voir si près de le quitter.

— Non, non... mais... Nous sommes à combien de miles ?

— Plus ou moins... une quarantaine.

Malgré la présence d'une fée parmi ces trois larrons, il est vrai que nous allons parcourir des terres bien fermes. Nous n'utiliserons pas de raccourcis et ne chevaucherons pas à un train d'enfer...

Enfin, le choix est fait ! C'est lentement que j'irai à la rencontre de ce puissant personnage qui éclaire les cartes d'encre comme un phare, et cela en compagnie de Clémentine. Il y aura aussi Vik et Od, mais ce n'est pas grave.

— En route !

Pendant que Clem contrôle le contenu de ses sacoches de selle, je retrouve NightMare, dans un état de profonde résignation. Elle a tout de même un méchant regard à mon intention. Elle commence à ruer dès que je m'approche.

— Tout doux... Je sais qu'ils sont un peu... un peu quelconques, mais ils vont à Londres. Comme nous. Nous ne nous perdrons pas ! Et puis, j'ai découvert quelque chose : l'encre et le parchemin que j'ai trouvés au lever du jour... l'un d'entre eux en était le propriétaire. Te rends-tu compte ? Il y a certainement d'autres choses à glaner dans ces affaires crasseuses !

Ruades encore.

Je continue à essayer de l'apaiser :

— Je ne comprends pas pourquoi tu râles. Franchement, il n'y a pas de quoi avoir peur. Si fée il y a, ce n'est pas quelqu'un de dangereux. La carte d'encre n'a montré aucune aura puissante aux alentours de ma position – il n'y avait que des étincelles éparées et un petit éclat de pierre. Nous ne craignons rien !

Ruades à nouveau.

— On dirait que tu as vu un fantôme ! Calme-toi un peu...

Quand je m'arrête enfin de soliloquer à l'oreille de mon cheval, je me rends compte que, non seulement, tout le monde est prêt – même Od sur sa mule – mais surtout, qu'ils me prennent tous pour une folle.

— Je voyage... souvent seule... avec ce cheval...

— Oui.

— Donc je lui parle...

— Oui. Oui...

— Ça ne veut rien dire.

— Hum, hum...

— Nous y allons ?

Gêne intense.

Je monte en selle.

Petit sourire crispé.

Tout le monde part.

Vik, montée sur un beau poney pommelé, n'a gardé qu'une besace d'où dépassent les plis de sa robe jaune. Au cas où, j'imagine... Clem, lui, a ses sacoches de selle. Od a chargé tous les autres sacs de la troupe sur sa mule – impossible de savoir à qui appartenaient encre et papier. De surcroît, il ne prend pas la même direction que nous. Clem, qui remarque mon air interrogateur, me rassure, si on peut dire :

— Od ne chevauche pas en notre compagnie. Il passe par la forêt... Avec les loups et les corbeaux, comme il aime à le dire... C'est comme ça et ça ne me dérange pas : il est un peu pénible.

Je ne peux qu'acquiescer vivement à cette assertion.

Pendant que nous avançons, je laisse vagabonder mes pensées.

Ma dernière prise de valeur était ce chaudron d'or. Cela fait quelques mois maintenant... En Albion, je traînais un peu sans but, je l'avoue, peu pressée de m'en retourner chez moi. La campagne n'était pas déplaisante. Mon butin était encore léger : un miroir magique brisé dont j'ai décoré mon sac... Non franchement, tout ce qui brille n'est pas fantastique, loin de là. Malgré tout, je n'y peux rien : l'éclat de la moindre babiole m'attire.

Mais cette encre et ce parchemin, trouvés ce matin : voilà qui a de la valeur ! Car ces précieux accessoires permettent de localiser les miens – et là où il y a des fées, il y a des choses à voler !

— Et sinon, cette arme, c'est de la magie ?

— Quoi ?

La question me pique d'une façon très désagréable en plein milieu de mes réflexions. Clem, tout à côté de moi, me regarde, l'air de ne pas y toucher.

— Votre arme... insiste-t-il. Je connais très peu de pistolet dont les balles ne font pas de jolis dégâts dans le crâne des gens – même dans les crânes les plus durs. La vôtre a touché sa cible – cet imbécile n'est pas tombé pour rien, et j'ai senti passer un projectile... Mais aucune trace. Comme par magie.

— C'est du gros sel.

— Oui. Oui... mais cela avait plutôt l'air d'une plume.

— Parfois... il y a des plumes qui se coincent dans le canon.

Coup d'œil en biais. Il se doute que je me fiche un peu de lui. Mais comment faire ? Je ne vais pas déclarer : « je suis une fée qui a une arme très magique, laquelle tire des *balles* chargées de sortilèges que je confectionne moi-même avec de jolies plumes de ma collection ».

Clem continue :

— J'ai un ami qui s'y connaît en magie.

— Oui, celui des cartes...

— Ah, c'est vrai, je vous en ai parlé. Eh bien, il dirait que c'est de la prestidigitation.

— Il dirait ça ?

— Oui. Mais je n'y croirais pas.

Son regard pétillant se pose sur moi et cela imprime un rythme plus soutenu aux pulsations dans mes artères.

— Évidemment. Qui croirait de telles sornettes !

Il sourit.

Mes joues s'échauffent. J'espère que je ne rougis pas. Je crois que si...

Quelle idée idiote : m'être servi de l'arme devant lui ! Quel besoin absurde avais-je de le protéger ? Je ne le connais même pas. Je change de sujet pour essayer de me contenir :

— Votre alezan est une très belle monture. On dirait un cheval de parade. Comme un de ceux – je ne sais pas – d'une garde royale ?...

— N'est-ce pas ? Je l'ai volé, bien sûr !

Il semble ravi de sa filouterie. Je complète :

— Je comprends mieux pourquoi vous ne souhaitez pas rencontrer de soldats.

— Qui aimerait rencontrer notre armée ?...

Je ne sais pas et je m'en fiche. Je change encore de sujet :

— Quant à cet ami pour lequel vous vouliez récupérer les cartes, est-il très proche ? Personnellement, je ne me verrais pas courir après des cartes à jouer qui ne m'appartiennent même pas...

Mais voilà que devant nous, Vik s'arrête brusquement et nous fait signe de nous taire.

— Chut !...

Clem répond à son ordre. Je fais de même. Au loin, un bruit étouffé... Des roues et le trot de quatre chevaux.

Une voiture avance dans notre direction.

— À couvert, vite ! siffle Vik. Voyons ce qu'on peut en tirer !

Clem sort de la route. Vik prend le commandement des opérations avec une arrogante assurance. Elle se tourne vers moi et grogne entre ses dents :

— Et vous, vous vous cachez et vous ne faites rien !

— Oui madame...

Bien sûr, j'obéis à Sa Majesté Vik... Quel caractère !

Terriblement vexée, je quitte le chemin, me jurant de ne rien faire, quoi qu'il advienne. Tant pis pour eux ! Vik me suit dans les sous-bois. Dans l'ombre épaisse, je reste perchée sur NightMare, qui veut bien se faire discrète pour l'instant. Vik, elle, attache déjà son poney à un arbre.

Rapidement, elle se débarrasse de la veste qu'elle s'était jetée sur les épaules pour chevaucher, fouille dans sa besace et en sort sa robe jaune. Elle saute dedans avec une aisance à faire pâlir toutes les élégantes de ces terres, puis court se caler sur le bas-côté de la route, quelques mètres plus haut.

Assise sur son séant, elle tartine de boue une de ses bottes et commence à se tenir la cheville. Elle mime parfaitement une demoiselle en détresse. De l'autre côté de la route, Clem est resté en selle. Il profite d'un vieux chêne pour se dissimuler vulgairement.

L'équipage se profile dans l'angle d'un virage. C'est une malle-poste. Elle va bientôt arriver à hauteur de la demoiselle blessée – qui commence à gémir. La voiture la dépasse, avançant vers ma position et celle de Clem... Vik gémit de plus belle.

Évidemment, après une petite hésitation et quelques mètres de plus, le cocher retient ses chevaux et s'arrête.

— Mademoiselle, vous allez bien ?

Dans la cabine, des protestations se font entendre :

— Ne vous arrêtez pas, cocher, voyons !

— Mais, enfin, les routes sont-elles si sûres de nos jours ?

— Que fait-il ?

Trois voix s'échappent de la malle-poste. Deux femmes et... quelque chose de jeune.

Le cocher répond à ses passagers inquiets :

— Une demoiselle s'est blessée. Vous ne voudriez pas la laisser seule en forêt, sans pouvoir marcher !

— J'ai très mal, se plaint Vik, je ne sais pas ce que je me suis fait. Aidez-moi, je vous en prie !

Une des passagères montre un minois chiffonné à la lucarne de sa portière. Elle jauge de loin Vik, sa robe de satin, sa botte crottée et son pied volontairement fléchi dans une courbe peu naturelle. Après cet examen rapide, se fondant principalement sur la qualité de l'étoffe et la coupe du jupon, la passagère a pris sa décision.

— Mais bien sûr : aidez-la, cocher !

À l'intérieur, on marmonne :

— Je ne suis pas sûr que ce soit une idée si bonne que...

— Voyons, c'est une enfant ! rétorque la dame ridée.

Pendant ce temps, le cocher est descendu pour secourir Vik. Il prend grand soin d'elle, lui demande si elle peut poser le pied par terre. Elle lui dit que cela paraît possible, le remercie chaleureusement de s'être arrêté.

— Venez avec nous, propose le cocher, charmé. Je peux vous emmener jusqu'au prochain relais de poste.

Il souhaite installer la jeune fille à ses côtés, sur son siège.

Alors qu'elle passe en clopinant devant la portière, elle jette un coup d'œil à la dame fripée qui jauge toujours la scène.

— Oh ! Merci madame ! Vous êtes *bien* belle !

Pourquoi dit-elle ça ? La vieille qui l'inspecte de la tête aux pieds n'a rien d'une beauté, avec son expression suspicieuse et ses yeux étrécis... Quoique... ses bijoux sont fort beaux, eux : un médaillon serti de brillants pendu à un ras-de-cou en perles, de lourdes boucles d'oreille d'émeraudes...

— Je vais vous aider à monter, déclare le cocher alors que Vik aborde le marchepied. Et voilà ! se félicite-t-il après l'avoir hissée aussi élégamment que possible.

— Mais où est donc votre garde ? demande la demoiselle. Vous voyagez seul avec ces dames ?

— Le royaume réduit ses frais, répond le cocher en haussant les épaules. Pour protéger la Régente de ses crises de nerfs, on trouve des gardes de toute part, mais pour le courrier !...

— La Régence part à vau-l'eau si vous voulez mon avis...

Le cocher est ravi par les réflexions politiques fondamentales que lui offre sa jeune passagère. À cet instant, Clem sort du bois et répète, sur le ton de la plaisanterie :

— À vau-l'eau, ça oui !

Dans une élégante volte-face, Vik pousse le cocher à terre. Maintenant seule sur le siège, elle empoigne les rênes de l'attelage. Clem, lui, brandit déjà son sabre en avançant vers la portière opposée de la voiture.

— Mesdames, commence-t-il, ma complice contrôle à présent cette malle-poste. Elle peut vous conduire dieu sait où, mais la destination ne correspondra sans doute pas à vos désirs. Quant au courrier, cocher, il sera perdu...

Les fesses encore plantées dans le sol humide où l'a projeté Vik, le cocher grommelle un « Oh mon dieu » affligé.

Clem reprend :

— Cependant, si vous nous faites l'aumône de quelques bijoux, ou de quelques pièces, ou des deux, nous pourrions rendre les rênes à qui de droit. Nous vous laisserons partir aussi vite que vous le souhaitez. Auriez-vous quelque chose à nous donner ?

L'action s'étant déportée de l'autre côté de la voiture, je ne vois pas très bien ce qui se passe. Je crois que Clem a ouvert la portière. Il doit servir un sourire charmant à ses rançonnées – mais voilà que je l'entends qui s'exclame :

— Toi ?

Une voix jeune et remplie de joie lui répond :

— Tu m'as retrouvé !

— Mais non ! Tu étais au collège, tu devais y rester !

Clem, lui, ne semble pas ravi par ces retrouvailles.

Vik, toujours perchée, soulève un sourcil. Reconnaît-elle la voix enjouée et l'agacement de son aîné ? J'entends comme un « splash » dans la boue : on vient de descendre de voiture. Puis, à nouveau, la voix juvénile tintinnabule :

— Mesdames, ne vous inquiétez pas : vous n'aurez pas à donner vos précieux bijoux ! Ces garnements ne sauraient vous être déplaisants, je ne peux pas le croire !

— Jeune homme, ne vous livrez pas à ces bandits !

Dans la voiture, ces dames protestent avec une véhémence toute de circonstance.

— Allez en paix ! leur répond la voix guillerette pour les dédouaner.

Le cocher, qui s'est relevé, compte bien aller en paix en reprenant ce qui lui revient de droit : il est en train de grimper à l'assaut de sa place. Vik, elle, s'est penchée de l'autre côté pour contempler le personnage que je ne vois pas encore. Le cocher en profite et la pousse la tête la première hors du siège de sa voiture. Alors que Vik s'étale lourdement à terre, il reprend les rênes et cravache les chevaux de toutes ses forces. La voiture dévale au grand galop. À travers le bruit des roues et des sabots, j'entends les dames qui s'inquiètent et le cocher qui les rassure.

— Quelle horreur !

— Quelle aventure !

— Je vous ai sauvées, mesdames ! Ah ça, croyez-moi : on ne me reprendra plus à aider les jeunes filles !

Et l'équipage disparaît dans les méandres de la route, cavalant à perdre haleine sous la lumière changeante des feuillages printaniers...

En face de moi, je retrouve un Clem descendu de cheval et hors de lui, une Vik qui se relève, le visage maculé de boue, et un gamin vêtu d'un uniforme austère.

Il a des cheveux noirs comme le charbon, bouclant en une épaisse crinière. Il est à peine aussi grand que Vik. Il ouvre les bras pour embrasser tout le monde mais ni Vik ni Clem ne semblent disposer à lui donner l'accolade. Clem fulmine :

— Tu l'auras constaté : tu as magnifiquement fait échouer notre coup ! Et d'abord, que fiches-tu ici, S ?

Vik se joint aux invectives :

— Mais regarde dans quel état je suis !



Le garçon semble aussi peu troublé par ces cris que par l'attaque de la malle-poste.

— Moi aussi, je suis ravi de vous retrouver ! J'allais à votre rencontre, mais vous m'avez devancé !

— On ne te cherchait pas ! répondent en cœur les deux voleurs.

— C'est juste que vous ne le saviez pas !

Et finalement, il arrive à les attraper dans ses bras, et à les serrer très fort contre lui.

— Arrête !

— Lâche-nous !

Le garçon ne s'exécute pas tout de suite : il semble bien trop heureux de ces retrouvailles. Puis, lorsqu'il les libère – ou plutôt lorsque les deux autres arrivent à se dégager –, il enchaîne :

— Mais où est ce bon vieux Od ? Vous ne l'avez pas appelé à la rescousse ?

— Non. Normalement, on n'aurait pas dû avoir besoin de lui... grommelle Vik.

— Vous avez toujours besoin d'Od, voyons... « Vous êtes bien belle, madame » ! Dire ça à ce vieux tromblon ! Quand j'ai entendu ces mots, je me suis dit : « S, c'est sûr, voilà Vik au travail ! »

— Oui, et nous aurions voulu que notre labeur nous rapporte quelque chose : des bijoux ou de l'argent. Nous t'avons *toi*, maintenant.

— Ne soyez pas fâchés, s'il vous plaît.

— Pourquoi te retrouve-t-on sur notre route, S, tu peux me le dire ?...

Clem est excédé.

Serait-ce l'ami aux cartes magiques ?...

— Mais il y a quelqu'un d'autre avec vous ? demande tout à coup le garçon. Je sens un regard inconnu sur mes épaules...

Il se tourne dans ma direction et, alors que je n'ai pas bougé, tapie dans l'ombre de la forêt, ses yeux s'attachent aux miens comme s'ils ne voyaient que moi.

Ses iris sont noirs.

Noirs de charbon. Prêts à s'embraser.

## 8 \* Gin sans confiture

Rêvage a fui les gardes en un clin d'œil. Elle s'est métamorphosée de souillon en lady dans un battement de cil.

Maintenant, sur Kensington Square, inondé par la pluie, le coffre toujours serré contre elle, elle s'abrite sous le parapluie d'un gentleman.

Ravissante comme une jeune marquise, elle explique ses projets à son bienfaiteur :

— Monsieur, s'il vous plaît, auriez-vous l'amabilité de m'indiquer le chemin le plus court pour atteindre Whitechapel Road : je dois m'y rendre de toute urgence !

Et entre ses dents, elle ajoute : « Je dois y retrouver un ami très décevant. »

Le gentleman commence à lui expliquer à quel point il est peu prudent d'aller se promener dans le plus malfamé des quartiers de la ville. Non : cela n'est vraiment pas raisonnable. Mais Rêvage s'entête. Elle veut aller dans cet endroit dangereux pour les motifs les plus honorables. Un gentleman doit être en mesure de comprendre les obligations d'une femme du monde. Le gentleman campe sur sa position : elle se fera dépouiller, trancher la gorge ! Rêvage persifle :

— Si vous ne souhaitez pas m'aider, ne me retenez pas. Je me perdrai pour y arriver, mais je rejoindrai cet endroit !

Le gentleman ne sait plus par quel bout prendre ce dilemme. Il cède finalement et précise à la jeune dame où se trouve Whitechapel. Il lui conseille de consigner ses effets personnels – elle fait la grimace à cette idée. Il lui dit de rester sur les grandes artères et se fait un devoir de lui trouver une voiture. Évidemment, le moins qu'il puisse faire est de payer sa course pour l'abattoir.

— Vraiment, ce n'est pas raisonnable... dit-il lorsqu'il finit d'aider Rêvage à monter dans un élégant landau.

Elle lui adresse un « Ce n'est pas grave... » d'une douceur toute feinte, et file, ravie de voyager, encore, gratis.

À nouveau brinquebalée à travers Londres, Rêvage essaie de s'apaiser. Elle fait le compte des derniers éléments en sa possession et, pendant ce temps, l'orage roule vers la mer, après avoir lavé le ciel de juin. Le soleil apparaît, baignant le Strand d'une lueur dorée. La fée le concède : la ville a la beauté irréelle d'une toile de maître, et son plan, pour l'instant, est un échec.

Lorsqu'elle descend du landau sur Whitechapel Road, Rêvage est à nouveau vêtue de crasse, et ses joues sont marbrées d'or et de bronze. Le coffre sous le bras, elle prend conscience de la distance parcourue dans la ville-univers. Elle est bien loin des beaux quartiers.

Autour d'elle, elle découvre des Londoniens pouilleux et édentés. Dans les ruelles qui convergent vers l'avenue, elle voit des masures tenues par des étais plantés de façon anarchique. En hauteur, des liserés de briques brodent un ciel noyé par les épaisses fumées d'usines tournant à plein régime. Une puanteur composée de relents de poissons défraîchis, de carcasses dépecées et de charbon brûlé prend à la gorge et grignote les narines...

Maudissant son complice, Rêvage grogne :

— Fantastique ! Évidemment, il ne pouvait pas se cacher dans un quartier chic...

Un aiguiseur de couteau, traînant littéralement son échoppe sur son dos, lui jette un coup d'œil suspicieux en la voyant parler toute seule.

— Quoi !? lui crache-t-elle à la tête.

Le camelot repart aussi sec, suivi par un vilain sourire qu'elle lui adresse comme punition.

Puis, d'un pas décidé, elle commence à remonter l'avenue. Elle n'a aucune idée de la direction à suivre mais elle compte sur la bonne fortune. Qu'elle espère promptement à se présenter car les regards sur le coffre ne la rassurent guère.

— Il ne manquerait plus qu'on me vole ce que j'ai volé...

Toute à ses réflexions, elle ne voit pas cet homme, tasse à la main, assis en vitrine d'une boutique de tailleur. Lunettes en cul de bouteille sur le nez, vêtements noirs, chevelure blonde. Malgré l'incongruité du lieu où il se tient, il sirote tranquillement un thé.

Alors qu'elle passe devant lui, il suit Rêvage des yeux. L'éclair lumineux dans ses mirettes ne semble pas bienveillant. Puis il avise de l'autre côté de l'avenue deux enfants éthiques qui se moquent de lui. Il se lève, pose sa tasse à côté d'un mannequin, et sort de la boutique.

Rêvage, elle, continue sa route. Lors d'une précédente visite des terres fermes, elle avait trouvé, dans des troquets, des hommes imbibés d'alcool, prêts à lui dire tout ce qu'elle voulait savoir – et à faire à peu près n'importe quoi – pour un verre de gin assez fort.

Quand elle avise l'enseigne d'un pub, elle n'hésite pas une seconde et s'engouffre dans la gargote.

Dans l'établissement enfumé, on boit des pintes de bière coupées à l'eau qui ne satisfont personne. On discute bruyamment. Certains jouent aux dés. D'autres dorment... Alors que Rêvage se dirige vers le comptoir, deux gamins faméliques entrent à sa suite. Leur regard est aimanté par le coffre et ils se fraient un chemin dans l'ombre de sa propriétaire comme deux couleuvres pistant le même rat.

Au comptoir, l'aubergiste vient prendre commande :

— Miss, qu'est-ce qu'on prend ?

— Hum... La même chose que lui, répond Rêvage, en montrant du doigt son voisin.

L'aubergiste s'exécute.

— Et un gin bien sec, un ! Ce sera deux shillings.

— Il a dit qu'il me l'offrirait, répond-elle en montrant toujours le même voisin, dont le nez penche dangereusement vers le comptoir.

L'aubergiste fait les gros yeux mais Rêvage insiste :

— Si, c'est vrai. Dites voir, par hasard, continue-t-elle alors qu'elle lui arrache le verre des mains, vous ne connaissiez pas un type ? Un type plutôt bizarre...

— Des types bizarres, c'est pas ce qui manque.

— Oui, mais celui-là l'est plus que les autres. Il a le teint cireux, et des cheveux verts – enfin, vert foncé...

— Oh ! Une véritable célébrité !... Non : connais pas d'ça, moi, et tu l'payes quand tu veux ton verre !

Rêvage renifle le liquide trouble, y trempe les lèvres, et pour toute réponse, le jette par-dessus son épaule. L'aubergiste s'offusque :

— Faut pas s'gêner !

Mais Rêvage ne l'écoute pas : elle vient de sentir un vilain courant d'air frôler ses côtes.

L'aubergiste hausse la voix.

Peu importe : le courant d'air qu'elle sent, c'est le coffre qui a disparu.

Elle le tenait tout contre elle, ses arêtes enfoncées dans ses côtes, ses ferrures maillant sa robe, et maintenant, plus rien !

Elle se retourne et avise deux silhouettes qui sont déjà en train de gagner la porte.

— Au voleur ! hurle-t-elle.

— La bonne blague... grogne l'aubergiste.

— On m'a dépouillée, on m'a dérobé mon coffre ! On...

Mais autour d'elle, peu de clients se sentent concernés. On voit bien un vague sentiment de protestation dans le regard de certains, mais est-ce à cause du vol, ou du bruit que fait la victime ?

Rêvage crie de plus belle.

Son hurlement est encouragé par le gin – même en quantité infime, elle ne tient pas bien l'alcool, comme toutes les fées. Sa voix gronde de plus en plus fort. À force de cris, l'indignation gagne la salle. Quel vacarme ! Les clients râlent en sourdine. Les voleurs sont presque déjà dehors, quand, tout à coup, la porte s'ouvre sur la rue dans un grand claquement.

L'agacement fait place à un vilain sentiment d'angoisse général.

L'assistance se tait. Des frissons courent sur les bras des hommes et des femmes... La porte bée sur Whitechapel Road... plongée dans les ténèbres. Et si tout le monde a un peu bu, on en est pourtant sûr : il y a encore deux minutes, il faisait jour. Le grondement de la femme, près du bar, continue de grossir. Avec lui, un parfum traverse le pub, chargé de bourgeons ensoleillés, d'herbe humide – mais cette idée de printemps est plus suffocante que les relents des abattoirs.

Enfin, Rêvage cesse de hurler.

Tout le monde la regarde. Seuls les voleurs restent concentrés sur la porte : ils veulent sortir, vite, mais les cieux sombres, les tonnerres au loin et le grésillement des éclairs sur les toits... tout leur semble hostile.

Quelque chose leur veut du mal de l'autre côté du seuil, ils en mettraient leurs mains à couper. Ils n'osent pas faire un pas dehors. Intrigués par le silence soudain, ils finissent par se retourner vers le comptoir. La femme qui hurlait, une hideuse créature au visage de bronze défraîchi, s'avance vers eux. Ils commencent à paniquer.

— Rendez-moi mon bien, imbéciles ! maugrée-t-elle.

Effrayé, celui qui tient le coffre a l'impression que ses ferrures sont brûlantes.

— Tiens, rends-le-lui, toi ! dit-il en lançant la boîte à son complice.

L'autre l'attrape par un réflexe malheureux.

Immédiatement, il regrette. La matière du coffret semble grouiller de vermines sous ses doigts. Alors qu'il pousse un cri de dégoût, tout à coup, la porte claque à nouveau dans son dos : elle vient de se refermer.

Les deux voleurs se retournent d'un bond et se retrouvent nez à nez avec un homme, petit, blafard, et serré dans une redingote verte toute râpée. Les souples ondulations de sa chevelure ont un reflet verdâtre. Ses grands yeux liquides dégoulinent sur les gamins effrayés. Étouffant un hoquet qui empeste l'alcool, l'homme dit :

— Pas si vite, messieurs. Vous rendez ceci, avant de nous quitter...

D'autorité, l'homme attrape le coffre.

Les deux gamins n'ont pas le temps de réagir. Enivrés par le parfum de printemps, ils restent immobiles devant la porte qui s'ouvre à nouveau. Un tonnerre monstrueux craque juste au-dessus du pub. Et plus rien.

À travers les vitres sales de la gargote, une lumière grisonnante filtre : l'orage menaçant se dilue comme par magie, laissant place au jour. Les effluves d'alcool et de tabac, de sueur et de poudre de riz règnent à nouveau dans l'atmosphère confinée.

À nouveau, on boit, on se saoule, on se charme, et les deux étranges personnages dont on se rappelle à peine – ce petit homme mal fagoté, cette femme qui criait – on finit par les oublier. On s'en fiche après tout : des étrangers, des inconnus... envolés dans un courant d'air.

Quant aux deux gamins, ils restent plantés devant la porte ouverte. De l'autre côté de la rue, leur commanditaire les regarde méchamment à travers des verres de lunettes terriblement épais. Déçu, il claque des doigts et des étincelles jaillissent de ce simple geste. L'instant d'après, le commanditaire a disparu. Lui aussi, envolé.

Rêvage et l'homme en redingote verte, eux, sont déjà loin.

En un clin d'œil, ils ont quitté le pub. L'homme guide Rêvage sans hésitation dans un dédale de venelles tordues.

Lorsqu'il s'arrête devant une porte à moitié dégoncée, la fée craint le pire.

— Sean, ne me dis pas que tu habites ici ?

— Pourquoi ? Il y a une très belle vue, tu sais...

Ils montent des volées de marches enfoncées, évitent des rats courant sur la rampe de l'escalier. Enfin, au dernier étage, ils pénètrent dans une chambre minuscule dont la seule fenêtre donne sur un balconnet grinçant, agrippé à un mur sillonné de fissures.

— Viens voir !

Désinvolte, un peu ivre, Sean jette le coffre sur son lit. Il se coule dans la lucarne pour gagner le balcon et invite Rêvage à le suivre. Mais elle n'est pas d'humeur.

— Je ne suis pas là pour admirer le paysage, bon sang !

— C'est dommage : c'est plutôt... impressionnant...

L'irritation est lisible dans le regard de Rêvage. Tant pis pour les panaches de vapeur montant des usines, les découpes hasardeuses de bleu, au loin, qui se recroquevillent et le bruit des rues, des roues, des sabots qui claquent...

Déçu – et un peu inquiet –, Sean quitte la fenêtre pour s'avachir sur son lit, à côté du coffre. Comme Rêvage ne dit rien, il prend la parole :

— Tu n'es pas très discrète. J'ai su dès l'aube que tu étais arrivée... Il y a eu comme... un tremblement d'air ? C'était plus que bizarre : on aurait dit que la réalité vacillait. J'en ai même senti l'odeur d'un croissant chaud ! J'ai croqué dans un scone rassis – j'ai failli y perdre une dent !

— Hum... Comment m'as-tu retrouvée ?

— J'étais au pub. Tu ne m'as même pas remarqué en entrant... Au fond, à ta droite. Mais non, pas un regard ! Qui s'intéresserait à un ivrogne parmi tant d'autres, hein ?... Oh, je suis allé prendre un verre parce que je pensais bien que tu me chercherais. C'était un peu inquiétant comme perspective... L'alcool m'a rassuré...

— Ton séjour prolongé chez les hommes ne t'a pas réussi, Sean, j'en ai bien peur ! J'ai à peine reniflé un verre de gin et ma tête en tourne encore !

— J'avoue que la mienne met du temps à tourner maintenant. Je ne suis plus un fée très fréquentable j'en ai peur. Mais il faut me comprendre : dix-huit ans à Londres ! Que pouvais-je faire d'autre que boire ?

— Oh, tu aurais pu, par exemple, t'acquitter de ta mission... Peut-on savoir pourquoi tu n'es pas au palais ? *Je t'avais laissé au palais !*

Un petit sourire en coin vient écorner le visage crayeux de Sean.

— Oui... c'est vrai... On est loin de la vie de château...

Il jette un regard las à sa chambre : des murs lépreux, un chevet avec un tiroir qui bâille, une minuscule armoire de guingois et une table tachée par la bière, plantée de deux chandelles, flanquée d'une chaise à l'assise crevée.

— Les aléas de la vie... dit-il, indulgent envers lui-même.

Rêvage arbore une moue critique.

— Mon cher Sean, ce ne sont plus des aléas, à ce stade...

Mais Sean ne relève pas la pique de Rêvage, qui s'assoit précautionneusement sur la chaise éventrée. L'air de ne pas y toucher, il demande :

— Qu’as-tu dans ton coffre ?

Et il tapote du bout des ongles le métal rouillé.

— À ton avis ?

— Des confitures. Car tu sais que je les aime !

— Tu ne mérites pas de confiture mais des coups de bâton ! rétorque-t-elle. Ouvre-le...

— Je peux ?

Les yeux immenses et verts pétillent d’envie. Rêvage hausse les épaules. Sean prend cela pour une autorisation officielle. Il ouvre le coffre : pas de clé, pas de cadenas, pas de mécanisme compliqué. La boîte s’ouvre, sans même avoir à forcer sur son fermoir.

Lorsque Sean pose son regard à l’intérieur, il fait la grimace.

— De la paperasse ? C’est une blague !

Outrée, Rêvage rétorque :

— C’est du parchemin magique, enfin ! Et il y a une dizaine de flacons d’encre avec des plumes dessous...

Sean attrape les parchemins pour les feuilleter.

— Certaines pages sont déjà barbouillées... À quoi ça rime ? On ne pourra pas s’en servir pour des sortilèges...

— On ne touche pas à ces feuilles ! prévient Rêvage sur un ton sévère.

Alors qu’il compte les flacons d’encre en les pointant du doigt, Sean lève un sourcil.

— Toujours ton idée farfelue ?

— Ce n’est pas une idée farfelue : c’est l’idée *nécessaire* ! C’est le plan !

— J’ai toujours cru que c’était une blague...

Rêvage se lève d’un bond et pousse un soupir tonitruant... Elle envoie la main dans une poche de sa jupe et en sort un bijou gris, en forme d’ellipse.

Si Rêvage arbore une mine triomphante, Sean, lui, reste circonspect.

— C’est un peu quelconque comme breloque, dit-il en rangeant les feuilles dans le coffre. Tu ne l’as pas payée cher, au moins ?

Rêvage grogne de frustration puis se laisse tomber sur le sol.

Assise en tailleur, elle fait tourner le bijou entre ses mains. S’il avait l’ouïe fine, Sean pourrait entendre une légère vibration dans l’air à chaque mouvement de la breloque. Rampant sur son lit, il se rapproche de Rêvage pour inspecter le bijou : son métal est étrange – ce n’est pas de l’argent, pas du platine, pas du cuivre, pas du fer... Au mieux, on dirait de l’hématite polie.

Rêvage, laissant danser le bijou entre ses doigts, murmure :

— Tu sais très bien ce que c’est. Tu me fais marcher, tu feins d’avoir oublié. Mais regarde... Je crois qu’il a déjà bougé : la courbe de son ellipse s’est légèrement transformée. Le monde est *prêt* à changer. Et j’en ai la clé.

— Le monde peut-être, mais nous ?...

Rêvage coupe Sean immédiatement :

— Sean, j’ai volé ce coffre et ce qu’il contenait en risquant ma propre carcasse, et plus encore ! Alors, maintenant, dis-moi pourquoi tu n’es pas au palais, auprès de la future reine ?

— Dis-moi plutôt comment tu es arrivée à voler ce coffre ! Ça a l’air fascinant.

— La reine, Sean !

Sean se retourne dans son lit, visiblement mal à l’aise.

— Tu sais, commence-t-il, j'ai toujours un peu cru que tu n'arriverais pas à tes fins. En fait, j'ai toujours un peu cru que tout ce que tu racontais n'était que des... des histoires pour les enfants. Franchement, qui croirait que l'encre puisse influencer le cours du temps, de l'Histoire, en manipulant les âmes des hommes ? Et seulement si on la couche sur la bonne sorte de parchemin ?... Non, vraiment ?... Et qui pourrait croire que la prison des fées a une clé ? Une clé pour ouvrir le monde sans horizon sur les terres fermes ? Mais maintenant, te voilà, qui me présentes la clé, et tu me dis qu'elle va prendre la forme attendue pour ouvrir les portes...

— Ce ne sont pas de vraies portes, tu l'as bien compris ?

— Oui, oui – enfin, non, je n'ai pas tout compris mais cela ne compte pas. Je me fiche de savoir comment ça marche ! La clé est dans tes mains. Alors, l'encre peut-elle vraiment noyer les âmes et leur tracer un chemin ?

— C'est une magie ancienne : imaginer la manipuler aisément serait prétentieux mais... je crois... oui, je crois qu'à force d'application, nous pourrions restaurer les lois des fées parmi les hommes. La loi de l'encre. C'est pour ça qu'il nous faut la reine.

— Hum. Un personnage haut placé sera parfait pour nous permettre de réaliser...

— Le plan, oui.

— Eh bien, s'exclame tout à coup Sean, en sautant de son lit, nous n'avons plus la reine, je l'ai perdue, et je ne sais pas où elle se cache !

## 9 \* S

### *Philomène parle :*

En face de moi, le garçon.

S.

(Danse, scintille, éclate.)

Vik et Clem lui donnent pour nom une simple lettre.

S. (Brise, glisse, s'enflamme.)

Le ciel s'alourdit, les branchages ploient au-dessus de lui. Les courants d'air tourbillonnent à ses pieds, frôlent les boucles noires qui flottent autour de son visage blafard.

Quelque chose de ce garçon s'agrippe à la réalité, tord la matière, courbe le souffle qui enfle nos poumons. Ses joues rondes d'un sourire soulignent son regard incandescent...

Sa présence me donne le vertige.

Elle fait une sorte de vide dans la matinée. Un creux de ténèbres.

Je démonte. NightMare piaffe. Je m'assois. J'ai la nausée...

— Philomène ?

Interrompant leur dispute de retrouvailles, Clem m'appelle. Il vient de voir que je suis assise par terre, l'air bête.

— Philomène, ça ne va pas ?

Je me sens mal et n'arrive même pas à le dire. Pourquoi un gamin me fait-il cet effet ? Est-ce vraiment un magicien ? Bêtises !

Le sourire de Clem est trop loin pour me retenir. J'ai la tête qui tourne. Je tombe.

La langue sèche et la tête douloureuse, je rouvre les yeux sous des branchages qui se balancent calmement.

Les feuillages légers atténuent la chaleur du soleil sur mon front. Un courant d'air frais passe sur mes joues. Je me relève doucement, sentant sous mes doigts de l'herbe humide...

— Elle se réveille !

— Ah ! Parfait...

Clem apparaît.

— Vous vous sentez mieux ? me demande-t-il.

À quelques mètres, Vik et le garçon sont là aussi, des cartes à la main.

— Oui... Je... je suis restée évanouie combien de temps ?

— Quatre heures, déclare Vik en regardant fièrement une montre à gousset.

— Je ne sais pas ce que j'ai eu.

— Vous avez des doutes ? Les œufs d'Od ne sont certainement pas étrangers à tout ça.

— Peut-être...



La tambouille était certes exécration mais la nausée qui s'atténue dans mon gosier me rappelle plus un mauvais coup qu'un mauvais plat. J'ai l'impression d'avoir été assommée par un sortilège mal maîtrisé.

En tout état de cause, cet évanouissement ne pouvait pas plus mal tomber. Déjà que je traîne en route, je n'ai vraiment pas besoin de perdre quatre heures !

J'ai tout de même de la chance dans mon malheur : alors que je les connais à peine, les trois complices sont restés à mes côtés, ils m'ont installée le plus confortablement possible et... et mon sac ? Où est-il ?...

Juste à ma droite, fermé...

Je souris. Je crois.

— S, je te présente Philomène, finit par dire Clem. Elle a été d'un grand secours pour récupérer tes fichues cartes !

— Je dois vous remercier alors...

Le garçon de la malle-poste me tend une main confiante.

S a des pommettes hautes, des joues constellées de boutons et des lèvres aussi rouges que des cerises écrasées. Il doit avoir à peu près le même âge que Vik. Plutôt malingre, il est pâle comme un linge sous sa tignasse brune aux boucles désordonnées. Ses yeux noirs, larges et profonds, n'ont rien d'effrayant. Je me suis laissée emporter par mon imagination. Il n'y a aucune crainte à avoir. Aucun malaise à faire !

Il faudrait vraiment que j'arrête de travailler seule en permanence. Je ne peux pas m'évanouir à chaque fois que je croise un gamin !...

— Vous voulez un peu d'eau ?

Clem me tend sa gourde. Je bois volontiers, et les remercie tous de s'être occupés de moi. Vik hausse les épaules, le garçon fait un signe de la tête. Quant à Clem, il lance :

— Pas de quoi ! La valetaille a des manières.

Sourire en coin de sa part.

Idem de mon côté.

Pendant que je retrouve mes esprits, ils reprennent leur partie et leur discussion.

— Tu te rends compte que tu exagères, tout de même ? demande Clem au garçon. Quitter Cambridge ?

— Je ne pouvais pas rester...

— S, j'ai dû charmer la femme du concierge pour rentrer, puis la bonne du doyen pour qu'elle nous présente au doyen, et enfin, le doyen lui-même ! Je ne pense pas y arriver une deuxième fois !...

— Je sais...

— Tu avais dit que c'était ton rêve, étudier !...

— Oui, mais...

— On s'est donné du mal et toi, tu fiches tout en l'air ! On peut savoir ce qui t'a pris ?...

— ...

Le garçon ne répond pas. Il baisse les yeux et rougit légèrement. Vik abat une carte et déclare qu'elle gagne avec la reine de trèfle. Ses deux adversaires jettent leurs mains respectives d'un air rageur et la discussion cesse là.

— Vous vous sentez prête à repartir, Philomène ?

— Oui, ça va aller.

Je me lève – ça tourne encore un peu... et ça passe.

Quand je retrouve une vue stable, je constate que S, toujours assis, me détaille de pied en cape.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, me dit-il dans un sourire enfantin. C'est juste que vous êtes... d'une rare beauté... évidemment...

— ... Merci...

— Vos yeux ressemblent à ceux de Clem. Mais leur bleu est plus profond. Il est plus... opaque.

Sa sentence me met mal à l'aise, mais heureusement, nous changeons rapidement de sujet.

— S, tu montes avec qui ? demande Clem. Car, j'imagine que tu viens avec nous ?

— Eh bien oui, que veux-tu que je fasse d'autre ?

— Va avec Vik. Tu m'as déjà beaucoup trop fatigué pour la journée...

S hausse les épaules et Vik proteste mollement.

Pendant que je m'occupe de NightMare, qui fait une tête de cadavre parfaitement réussie, je tente d'oublier ce troublant examen que le garçon m'a fait subir. Sans raison aucune, ses mots marquent mon esprit, se gravent dans ma peau... « Vous êtes d'une rare beauté », « vos yeux ressemblent à ceux de Clem »... Pourquoi me dit-il ça ? Et surtout, que diable ai-je à fiche de son avis sur ma personne ?...

— Bon sang, c'est vrai ! Je voulais vous dire : magnifique ! s'écrie-t-il tout à coup.

Maintenant, c'est NightMare qui lui fait de l'effet.

— C'est un shire ? Je n'en ai jamais vu en vrai auparavant ! Ils existent encore ? Mon dieu que ce cheval est grandiose ! Je peux monter avec vous ? S'il vous plaît, dites oui ! Je peux ? Je serai plus haut que Clem et Vik, ils seront jaloux !

Les deux autres font non de la tête mais, débordée par son enthousiasme, je me trouve dans l'incapacité totale de lui refuser cette faveur. NightMare elle-même ne m'adresse aucun signe particulier.

J'installe S en selle devant moi et j'en profite pour lui demander :

— Pourquoi me faites-vous des compliments, jeune homme ? C'est déplacé.

— Désolé. C'était pour voir si les yeux de Clem allaient briller. Maintenant je sais...

Il baisse la tête avec une expression toute à la fois malicieuse et triste.

Je crois que je rougis, encore.

Nous repartons.

Durant quelques minutes, mon passager se laisse porter sans mot dire, contemplant la forêt alentour avec la plus silencieuse des attentions. Un parfum d'herbe verte et de fleur en bouton émane de ses habits. Il caresse le crin de NightMare, lui flatte l'encolure... Bref : le parfait compagnon de voyage.

Hélas, alors que nous avons maintenant rejoint la grand-route, le voilà qui se met à faire la conversation, criblant de mots les éclaboussures de lumières, les lacets d'ombres et de brises.

— Ils vous ont parlé de mes cartes ? Je fais des tours de passe-passe fascinants avec, vous savez.

— On m'a dit ça, oui...

— C'est vraiment gentil de la part de Clem et Vik de les avoir récupérées. Surtout qu'ils n'ont pas dû recroiser par hasard les butors qui me les avaient volées. Je pense qu'ils les ont suivis. Je ne vois que ça. Lorsque nous les avons rencontrés la première fois, nous avons cru comprendre qu'ils allaient à Londres pour trouver du travail...

— Ah...

Je suis loin d'être aussi séduite par le babillage du garçon que par son silence. J'aimerais qu'il se taise mais je ne sais pas comment le lui faire comprendre, sans être impolie, voire brutale. Sans solution satisfaisante, je finis par m'acclimater à ce bruit de fond. Et S me parle :

— Clem n'est pas content parce que j'ai quitté le collège. Je le vois bien. Mais il ne se rend pas compte. Pas compte du tout... D'abord, le collège était assez décevant. Le niveau n'était pas si bon que ça en mathématiques et en physique. J'aurais dû choisir Oxford. Mais ce n'était pas sur la route. Donc, déjà, ça : rester dans une école – si on peut dire – où les professeurs de physique n'ont jamais entendu parler des travaux de Fresnel ? Non, cela m'était impossible !

Clem (au loin) : — Tu aurais dû y rester quand même !

S (à moi-même) : — Vous voyez, il n'est pas content. Quand il n'est pas content, il laisse traîner ses oreilles partout. Il engrange des reproches, comme un écureuil des noisettes. Il s'en servira plus tard, pour se venger. Je trouve cela assez mesquin. Et un peu féminin. Quoique Vik, elle, préfère crier tout de suite. Clem trouve qu'elle « ne prend pas assez sur elle ». C'est peut-être le cas, mais lui est encore plus désagréable.

Clem (à S) : — J'entends tout.

S (toujours à moi) : — Je fais exprès. Bon, je vais chuchoter maintenant, pour l'agacer encore plus. Vous-même, êtes-vous diplômée ? me demande-t-il.

Quelle réponse apporter à cela ?

— J'ai... fait de nombreux voyages d'études, dirons-nous. Mais, comment avez-vous rencontré Clem et Vik ?

— Oh, très intéressante question. Je n'ai que dix-huit ans – enfin, je crois – mais j'ai déjà croisé beaucoup de... comment dire... de situations étranges. Quand je suis né...

À sa naissance, S fut, presque aussi sec, abandonné.

Il était une probable erreur de jeunesse, sans doute très vite oubliée, devant une épicerie. Sa vie commença donc un peu de travers, sans une trace de son jour d'anniversaire.

Mais que faire ? La bonne dame qui le recueillit – patronne de l'épicerie – n'avait même pas noté le mois durant lequel elle le trouvât sur les marches de son échoppe, emmitouflé dans l'écharpe qu'il porte encore au cou.

Elle ne prêta attention qu'à ce détail : voletant dans le linge bleu, il y avait un bout de papier sur lequel était écrit quelque chose. L'épicière demanda à bien des gens lettrés de lui lire l'inscription, mais personne ne sut déchiffrer en entier ce mot si mal calligraphié. Seul un S majuscule, énigmatique, était lisible... L'épicière donna donc à son tout nouveau rejeton une simple lettre comme prénom.

Elle conserva le nourrisson auprès d'elle. Elle n'avait pas pu faire d'enfants elle-même. Plus grand, le bébé l'aiderait à la boutique. D'ailleurs, dès qu'il sut compter – ce qu'elle lui apprit très vite – elle le mit derrière la caisse du magasin. Il fut donc rapidement utile, grâce à un don exceptionnel pour les chiffres.

Cette dame, dont il ne se rappelle plus le vrai nom, et qu'il appelait maman, ne lui donna pas d'autres raisons pour l'avoir gardé. « Tu pouvais m'être utile ». Utile : elle n'avait que ce mot à la bouche.

Hélas, malgré cette relation solide, quoique frustrée, S quitta cette femme qui l'avait recueilli. Il ne fit pas exprès. À l'occasion d'un mariage, la bonne dame l'emmena visiter sa famille dans une région lointaine. Durant le voyage, lors d'un arrêt, il s'égara et finit par se retrouver seul, dans une campagne aussi vide que sinistre : le Northumberland.

Il ne sait pas si sa fausse mère le chercha beaucoup. Il espère. Il est triste de ne même pas savoir où la retrouver, mais voilà : il s'était perdu.

Marchant de longues journées et de longues nuits, affamé, il finit par tomber sur un dresseur de loups en manque d'ours dans sa troupe. Il fut engagé pour faire l'ourson. Il fréquenta ainsi le milieu du spectacle ambulancier.

Peu satisfait par sa carrière théâtrale – il interprétait l'ours trop souvent à son goût –, il ne mit pas de cœur à l'ouvrage et son employeur finit par le congédier en pleine représentation.

Un pasteur, témoin de la scène, fut outré par l'attitude du dompteur. Il adopta S dans la foulée. Sous son aile compatissante, S apprit enfin à lire. Ce n'était pas trop tôt, de son propre aveu, car il avait déjà quelque chose comme une douzaine d'années, et le seul art des chiffres ne lui suffisait plus. Étonné par ses dons en